

Un Médecin romantique, interprète et professeur d'arabe

EUSÈBE DE SALLES

Il existait autrefois à Montpellier un bibliothécaire de la Ville, savant et bougon, qui faisait régner une dictature impitoyable sur la cité des livres. Entre la race des lecteurs et la sienne, il n'y avait rien de commun. Il les écartait rudement des imprimés qu'il s'ingéniait à rendre introuvables. Quant aux manuscrits, nul chercheur, fût-il fils de bonne mère, ne pouvait se vanter d'en approcher. Ainsi sommeillèrent, durant un demi-siècle, les écrits d'Eusèbe de Salles qui fut, en son temps, estimé des écrivains et des savants et que des critiques bienveillantes essayent, depuis quelques années, de tirer d'un injuste oubli.

En consultant, grâce à l'obligeance du bibliothécaire actuel, M. Bel, et aux renseignements qu'a bien voulu me fournir Mademoiselle Desalle, l'énorme fatras que représente le legs de ce romantique ignoré, j'ai constaté la place prépondérante que l'Afrique et les études arabes ont tenue dans sa vie. Les documents sont assez complets pour reconstituer suffisamment cette existence agitée dont plusieurs aspects demeuraient inconnus. Ils nous fournissent des renseignements curieux sur les intellectuels parisiens, les milieux bourgeois de province, les événements de 1830 et de 1848. Surtout ils ajoutent aux observations directes de la prise d'Alger que nous possédons déjà des descriptions utiles et des remarques parfois piquantes. Enfin, ils nous permettent de mieux saisir comment les orientalistes et les hommes d'Etat concurent l'enseigne-

ment de l'arabe, durant les années qui suivirent la conquête.

Le premier sentiment qu'on éprouve est une horreur sacrée devant la quantité de feuillets que De Salles noircit de sa petite écriture serrée qui mettait à rude épreuve la patience de ses correspondants. Cet homme insatiable voulait qu'aucune science ne lui demeurât étrangère. Il compilait, compilait, compilait. Lisant sans cesse et la plume à la main, notant ses observations personnelles, écrivant sur tous sujets avec une égale foi en sa science ou ses inspirations, ce travailleur acharné a laissé neuf cartons de papiers divers, sans compter sa correspondance (1) :

(1) Nous croyons utile de fournir un inventaire sommaire de ces cartons non classés et qui renferment des documents présentant, peut-être, quelque intérêt.

CARTON N° 1. — Divers cours d'enseignement supérieur dont celui de Draparnaud, professeur à l'École centrale de l'Hérault, sur l'histoire naturelle : notes prises par Jean-François de Salles, frère d'Eusèbe ; la traduction du traité de la variole et de la rougeole de Rhazès, avec texte arabe ; des additions pour une nouvelle édition de son livre sur les maladies des enfants, etc.

CARTON N° 2. — *Manuscrits hindoustanis de M. Garcin de Tassy, par M. Eus. de Salles* : 85 feuillets ; journal des événements de sa vie de 1824 à 1828 ; *Journal des événements de Damas relatifs à la disparition du père Thomas, par le fait de la nation juive, traduit d'un manuscrit arabe par XXX..., professeurs de l'école des langues orientales* ; Mémoire sur la polygamie musulmane ; *Robinson Crusoë*, traduction française d'après le texte arabe, en 4 grands cahiers ; des notes d'ethnographie ; un mémoire sur l'état actuel de la langue arabe ; six numéros du *Courrier d'Afrique* (février-avril 1846) contenant des articles de J. L. Bresnier : *De la langue arabe en Algérie* ; une lettre, en date du 30 décembre 1846, signée de quatre de ses élèves qui le remercient de l'enseignement arabe qu'il leur a donné ; des manuscrits et notes pour ses cours communaux d'histoire des Arabes et d'économie sociale ; diverses pièces relatives à sa mise à la retraite en 1867.

CARTON N° 3. — Un dossier contenant un conte imité des *Mille et une nuits* ; le manuscrit d'une pièce de théâtre et des poésies en patois languedocien ; un dossier : *Cours communaux: Histoire de France. Révolution de 89 à 99. Léonard Gallois, Lamartine* ; un dossier : Analyse critique du *Discours sur l'Inégalité* de J.-J. Rousseau ; des études historiques d'après Sismondi, J. de Mais-

manuscrits de romans ou de pièces de théâtre, notes de cours, essais littéraires ou ethnographiques, études sur les textes arabes, accompagnées de traductions, on trouve

tre et les *Soirées de Saint-Petersbourg*, analysées à Paris au commencement de 1850 ; un mémoire sur la polygamie musulmane adressé par E. de Salles à l'Académie royale des Sciences morales et politiques ; un discours sur la démocratie dans les deux mondes ; des leçons sur le roman moderne, telles qu'elles furent recueillies par un de ses auditeurs des cours communaux de Marseille ; des projets pour son installation à Antipas, en Lauraguais ; une analyse des idées de Thiers (sur la propriété), de Leibnitz, Rémusat, Renan (sur la religion), de Sismondi (sur la chute de l'empire romain) ; des notes d'exégèse et d'apologétique, notamment sur Strauss, Réville, les quatre évangiles, les prophéties, etc...

CARTON n° 4. — Des notes sur la littérature hindoue ; un mémoire sur quelques points de l'histoire ancienne d'Égypte et notamment sur les races humaines ; un numéro de la *Gazette de Lyon* du 23 février 1850, contenant un compte-rendu de son *Histoire générale des races humaines*, publiée en 1849 ; un manuscrit de la *Philosophie ethnographique* (1^{er} cahier) ; des Poésies légères en français et patois ; des peintures de types, destinées à illustrer ses études ethnographiques et exécutées par lui ; *Irner*, volume 2 (en anglais) ; une partie du manuscrit de l'*Anévrisme* ; des discours académiques et des leçons d'ouverture ; un drame : *Warren Hastings* ; un autre drame en cinq actes et huit tableaux : *Isabelle ou la Confession*, arrangé par Arcieu (pseudonyme de de Salles), d'après le roman historique de Guerrazzi ; *l'Arcadie*, roman transcrit le 15 décembre 1863 ; *Le déserteur à l'ennemi, nouvelle algérienne*, qui portait d'abord pour titre : *La légion étrangère* (26 pages, inachevée).

CARTON n° 5. — *Cent sonnets, pièces inédites. Musée secret* et le Ch. I d'un roman de mœurs contemporaines : *Le devoir ou la Maladie de cœur*.

CARTON n° 6. — Un dossier : *Biographie des principaux successeurs de Mahomet et dynasties musulmanes* et plusieurs dossiers consacrés à la théorie des orgueils et vanités modernes.

CARTON n° 7. — Des notes de voyage en Italie (etc.), 1839.

CARTON n° 8. — Divers manuscrits (L'*Anévrisme* — Ethnographie) et journaux de Marseille et d'Alger.

CARTON n° 9. — Volumineux dossier comprenant ses notes pour son cours d'arabe, notamment : *Pièces maugrébines et autres apportées d'Alger* et *Études sur les langues orientales* ; fragments d'*Antar*, de la main d'Eusèbe avec quelque traduction pour les élèves de 2^e année, enfin un volume in-8° *Touh 'afat et Arous ou le cadeau des époux*, par le cheikh Mohamed ben Ahmed el Tedjani.

de tout dans ces cartons qui crèvent d'obésité. Un arabisant ou un critique littéraire courageux trouveraient, peut-être, dans l'amoncellement des hors-d'œuvre quelque nourriture substantielle.

Le dossier des autographes (1) offre un singulier mélange. Lettres de savants orientalistes, d'hommes politiques, d'écrivains voisinent avec des invitations à dîner et des cartes de remerciements. Il n'est jusqu'au papier déposé sur son assiette, un soir de banquet chez M. de Mirbel qui n'ait été pieusement conservé. De Salles accorde une importance puérile aux formules les plus banales, pourvu qu'elles soient signées d'un nom connu. Parfois il les accompagne de commentaires où s'étalent sa soif de considération et son besoin morbide de paraître.

Sa correspondance constitue la partie la plus utile de ses papiers (2). Elle comprend 331 lettres qu'il adressa, durant près de cinquante années, soit à celle qui devint sa femme, soit à Auguste Lacombe.

Lacombe, d'abord étudiant en droit, puis auditeur au tribunal de Carcassonne, substitut du roi, enfin vice-président du même tribunal resta, jusqu'à sa mort, l'ami le plus fidèle de De Salles. Pondéré, religieux, épris de vie de famille, content de son obscurité provinciale, classique par goûts littéraires, tout l'oppose à son correspondant. Seules, leurs opinions conservatrices, en politique, finirent par marquer des aspirations communes. L'enthousiasme fébrile de De Salles se heurte sans cesse à la calme raison de Lacombe. Celui-là éclate, ordonne, méprise : celui-ci, modère, répète ses conseils, ne se lasse pas de

(1) Le dossier des autographes contient 212 pièces et 3 enveloppes, numérotées par correspondants de 1 à 140, soigneusement répertoriées et portant sur un bordereau la date d'envoi de la lettre et les titres de l'expéditeur.

(2) La correspondance est classée en deux liasses. La première comprend 105 lettres adressées, de 1822 à 1865, à Madame Sarah Wolff qu'il épousa en 1835 ; la deuxième contient 226 lettres envoyées, de 1816 à 1868, à son ami Auguste Lacombe.

prêcher dans le même désert. Mais les deux hommes s'aiment : Lacombe, en profondeur, De Salles, avec une attitude protectrice qui n'est pas sans choquer. En tout cas, ils ont pleinement confiance l'un dans l'autre et De Salles ne cache, à son ami, ni ses rêves les plus ambitieux, ni ses pires déceptions conjugales. A ce titre, les lettres qu'il lui écrivit nous renseignent mieux que celles qu'il adressa à Mme Wolff, avant et après son mariage (1). Elles permettent de voir, à plein, cet homme étrange, dont la personnalité ne manque pas de relief (2).

*
**

Il naquit à Montpellier, le 17 décembre 1796. Il s'appelait Desalle et signait parfois Desalles ou Dessalles. Ce nom plébéien ne lui suffit pas longtemps. La transformation en était vraiment trop facile. Il se laissa vite tenter. Des critiques se sont demandés à quelle époque s'affirmèrent ses prétentions nobiliaires et comment il les motiva. Les documents de Montpellier éclairent ce petit mystère.

Ce fut en 1820, que, sans explications préalable, il mit au bas d'une de ces lettres à Lacombe les initiales E. D. S. (3). Il attendit un coup en retour qui ne manqua pas. Son ami trouvant le procédé étrange, il lui adressa une justification enflammée.

(1) Sauf avis contraire, tous les documents et lettres publiés, dans le présent article, sont inédits.

(2) Sur De Salles, cf. : Asselineau : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*, Paris, 1846 (p. 121-135) et Asselineau : *Bibliographie romantique*, 2^e éd., Paris, 1872 (p. 171-184). Les deux textes sont identiques ; Martineau : *Débris romantiques* (Mercure de France, 16 décembre 1913) et *Promenades biographiques*, Paris, 1920 ; H. Cordier : *Notes sur Eusèbe de Salle* (*Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 1917 ; n^o 6, 15 juin, p. 265-276 ; n^{os} 7-8, 15 juillet, p. 313-335 ; n^{os} 9-10, 15 septembre, p. 392-415).

(3) 17 avril 1820. C'est donc dès 1820 et non à partir de 1827, comme le croit M. Martineau, qu'il signa De Salle. Ce ne fut qu'en 1843 qu'il ajouta un S final à son nom.

Quand on prend du blason, on n'en saurait trop prendre ; De Salles ne se contenta pas de dignitaires de l'Empire :

Je te promets que je me monterai au niveau de mes nobles ayeux et ne crois pas que la tâche soit aisée car ces ayeux là n'étaient pas de petits hobereaux de campagne : c'étaient de fiers seigneurs, de grands princes souverains, descendants des rois goths de la 1^{re} race et croisés de l'alliance des empereurs et rois carolingiens (1).

De fait, il proclamait ses cousins, les Xaintrailles, les Montesquiou, les Fesenzac, alliés, neuf cents ans plus tôt à un « certain Salle, grand blond à long nez » dont il se flattait de reproduire les traits.

Ainsi, De Salles se montra, dès vingt-quatre ans, entiché de noblesse. Tel il demeura jusqu'à sa mort. Chaque fois qu'il découvrit une pièce d'archives favorable à ses desseins, il se livra sur elle à une exégèse effarante. Montluc, Saint-François de Sales, bien d'autres encore furent adoptés par ce neveu vorace. Peu s'en fallut qu'il n'ait annexé tout le d'Hozier ! En 1843, le grand chancelier de la légion d'honneur maintint la particule dans une copie de la patente de chevalier populaire, et ajouta, sans doute, sans y attribuer d'importance, un S à la fin du nom. Cette pièce officielle paraissait garantir l'authenticité des prétentions de De Salles. On devine s'il exulta.

Le Maréchal, juge suprême de l'honneur, a maintenu la particule séparée. Il a jugé que l'accouplement était d'œuvre révolutionnaire dans l'extrait de naissance. Salles ressemble beaucoup au Sales, évêque et saint, dont le pape voulait absolument me trouver parent après mon néo-baptême dans le Jourdain, ressemble tout à fait au *Salles* des Montluc et des Montesquiou dont les tourteaux de gueule sur champ d'or ont reparu depuis si longtemps sur mes armoiries enregistrées à Jérusalem et à Rome. Quelle jouissance !... (2)

Plus tard, évoquant une réception du prince président, en 1849, il notait avec mélancolie.

(1) A. Aug. Lacombe, 27 novembre 1820.

(2) A. Aug. Lacombe. Marseille, 26 novembre 1843.

Les laquais de l'Élysée m'y annoncèrent : comte François Eusèbe de Salles, entre le duc de Noailles et le marquis de Barthélemy — c'était le bon temps républicain (1).

Il essaya même de convertir sa famille à ses vues. Ce fut en vain et il dut traîner après soi les chaînes d'une parenté roturière.

Ce n'est pas sans motif qu'il chercha, tout jeune encore, à s'anoblir. Il voyait là non seulement la satisfaction de son orgueil mais le moyen de réaliser les ambitions qui le brûlaient. Après avoir passé sa thèse de doctorat à Montpellier (2), où il avait fait de solides études de médecine, il s'était empressé de chercher un autre pays où il put librement être prophète. Il voulait devenir célèbre, il ne pouvait l'être qu'à Paris. Du jour où il s'y installa, en 1816, il s'acharna à la poursuite d'une gloire qu'il n'atteignit jamais. Et pourtant ce Sisyphe opiniâtre changea fréquemment de rocher, dans l'espoir de parvenir au sommet de la montagne. Médecin, botaniste, archéologue, ethnographe, journaliste, romancier, poète, interprète, professeur de géographie, d'économie sociale et d'arabe, il resta, à travers ses multiples avatars un terrible polygraphe.

C'est là, sans doute, qu'il faut chercher la cause de son insuccès. Il lisait trop pour être original et l'avouait à ses heures de franchise :

J'ai tenté de la composition, cela ne m'a pas mené à grand chose ; les livres originaux ne sont pas mon fait, il faut donc se jeter dans l'érudition, dans la critique. Je ne puis pas être un esprit vaste, fort, créateur, essayons au moins d'être riche d'acquisitions et voilà tout le secret de mes études. Les langues en m'ouvrant une foule de livres que je n'aurais jamais pensé à lire, m'ouvrent aussi des pays où ma curiosité ne sera pas humiliée (3).

(1) Note au bas de la copie d'une lettre à de Menneval, s. d. Autographe n° 40.

(2) *Essai sur l'unité de l'espèce humaine*, 1816.

(3) A Aug. Lacombe, 26 octobre 1827.

Il avait des parties d'écrivain : esprit d'observation, style parfois pittoresque, connaissances psychologiques, mais il écrivait vite — ainsi qu'attestent les passages de ses lettres qu'il transporta presque sans changements dans ses romans — trop vite pour faire court. *Ali le Renard* gagnerait à n'avoir qu'un volume.

Il fut étonnamment instruit et de curiosité encyclopédique. Il fut apprécié des savants, et non des moindres ! *La Revue Médicale* rendit compte de ses travaux en termes élogieux ; ses ouvrages d'ethnographie firent une forte impression. Là encore, il ne s'imposa pas suffisamment pour qu'une académie lui ouvrît ses portes.

Peut-être ses aptitudes se nuisirent-elles les unes aux autres. On retrouve trop le savant dans ses romans, le littérateur dans ses livres de science. A son berceau, où les fées ne furent point avares, il manqua celle qui lui eût permis de réaliser ce qui ne fut toujours que des promesses.

Sa vie d'homme de lettres et sa vie d'homme de science se mêlèrent toujours. Il commença par être un étudiant curieux et studieux, estimé par ses maîtres. Grand liseur de livres anglais, il accepta bientôt, avec joie, la proposition que lui fit son camarade Amédée Pichot, également étudiant en médecine près la Faculté de Montpellier, de traduire les œuvres de lord Byron pour répondre à l'engouement du public. La traduction fut menée rapidement et put paraître, en août 1819, sous l'anonymat ; une deuxième édition fut signée d'un anagramme collectif ; enfin l'édition de 1821 porta les signatures A. P. et E. D. S. Les autres éditions furent attribuées au seul A. Pichot. On a conjecturé avec vraisemblance, que la brouille entre les deux amis provint de la résolution de De Salles de publier son roman d'*Irner*, en l'attribuant à lord Byron (1).

A Paris, il se lança dans les polémiques qui agitaient

(1) Sur cette traduction, cf. Estève : *Byron et le romantisme français*, Paris, in-8°, 1907, p. 79-82.

le monde médical. Sous l'influence du progrès des sciences naturelles, la médecine subissait alors des transformations profondes. Plus d'écoles, érigeant leur philosophie contre les écoles rivales, mais des maîtres affirmant la nécessité de l'observation, de la statistique, de l'empirisme, en dehors de toute idée préconçue. Bichat, par sa méthode expérimentale et par les résultats de ses travaux, venait de renouveler la physiologie, créer l'histologie, ouvrir largement la voie à la révolution médicale que devaient opérer les Broussais, les Corvisart, les Laënnec.

De Salles fut mêlé à cette révolution. Il suivit les cours de Broussais qui soulevaient l'enthousiasme des étudiants (1). Il s'intéressa à cette étude simultanée des altérations morbides et des symptômes qu'elles occasionnent, qui, avec la pratique de l'auscultation introduite par Laënnec, bouleversait la technique médicale.

De Salles tint Lacombe au courant « des révolutions auxquelles la médecine est en proie en ce moment » sous l'influence d'un « moderne Cromwell », d'un « médecin jacobin » qui s'est attaqué à la science hippocratique, en proclamant qu'avant lui, il n'y avait qu'erreurs.

En somme, la nouvelle révolution médicale veut, comme la révolution politique, s'appuyer sur le *progrès des lumières*, détruire le prestige des grands noms et la légitimité légitimée par le temps, l'ignorance ou l'abus de confiance. Tu sens bien qu'elle a dû trouver de nombreux partisans. Les élèves crient, les jeunes médecins écrivent en faveur du système ; les vieux praticiens protestent contre son invasion, les hommes sensés de tous les partis écoutent, pèsent les raisons des deux côtés et restent dans ce qu'on appelle le doute philosophique... au fait, tout cela n'est pas aussi ridicule qu'on

(1) A partir de 1814, Broussais professa, d'abord dans le petit amphithéâtre de la rue du Foin, où Bichat avait fait ses célèbres leçons, puis dans une salle plus grande de la rue des Grès. C'est en 1816, qu'il publia son *Examen de la doctrine médicale* où il détruisit la croyance à l'essentialité des fièvres. C'est en 1819 que parait le *Traité de l'auscultation médiate* de Laënnec.

pourrait le croire ; d'abord la médecine galiénique était aussi gothique que la monarchie française en 89. Toutes deux avaient besoin d'un renouvellement ; l'une pour élever l'homme au-dessus de la brute et l'autre pour l'affranchir enfin des éternels reproches que les philosophes ou ceux qui ambitionnent ce nom lui ont toujours adressés, avec une justice qui rend plus ridicule encore l'inconséquence qui les portait à en invoquer les succès (1).

Le prestige de l'enseignement parisien n'avait pourtant pas chassé de son esprit le souvenir de ses professeurs de Montpellier. Il souffrait même des airs de supériorité qu'affectaient les milieux médicaux de la capitale, des persécutions qui avaient fait perdre au vieil établissement languedocien le quart de ses élèves et frappé les maîtres les plus respectés.

Il décida de lancer un manifeste, mais il prit la précaution de mettre la pilule dans du pain azyme, pour la faire mieux avaler.

Tu sauras que je me dispose à faire imprimer le fameux livre de médecine prétendu traduit de l'anglais ; ce sera une mystification pour tout le monde, même pour ceux qui riront bien, en voyant le mal qu'on aura dit de leurs ennemis. Comment trouves-tu cette idée de prendre le masque d'un étranger et d'un étranger ennemi des Français par caractère, pour avoir le droit de leur dire toutes les vérités les plus dures ? Paradoxes, sophismes, tout sera mis en jeu pour donner du piquant à ce petit livre ; il y a des articles pour tous les goûts, pour tout le monde et pour toutes choses (2).

Seul Amédée Pichot était au courant. Tous deux espéraient retirer quelque avantage pécuniaire, à ajouter aux profits procurés par la traduction de Byron.

La mystification réussit, au delà de toute espérance. Le livre parut, en 1820, sous le titre : *Paris et Montpellier ou tableau de la médecine de ces deux écoles*. Le texte était attribué au chirurgien anglais John Cross et la tra-

(1) 25 janvier 1819.

(2) A Aug. Lacombe, 10 février 1820.

duction à « Elie Revel, docteur-médecin », car, écrivait en plaisantant De Salles, « en anglais ce mot veut dire Bacchanale », et il espérait « du bruit et du scandale ».

De Salles joua fort bien la comédie. Il s'attendrit dans sa préface sur le sort malheureux des traducteurs. Il fournit des précisions sur l'ouvrage, imprimé à Londres, en 1818, sur l'auteur qui n'a dû séjourner que trois ans en France. Il alla même jusqu'à louer la documentation du livre « plein d'observations d'une exactitude minutieuse », son impartialité, la rigueur de son plan qui permet l'exposition pour chaque école d'abord de la physiologie, puis de la pathologie.

A l'abri du pseudonyme, De Salles écrivit, en faveur de l'école de Montpellier, un plaidoyer vivant et intéressant à lire. Procédant à la manière du *Voyage sentimental*, de Sterne, il put au hasard des rencontres, porter des jugements, parfois mordants, sur les maîtres, tracer des portraits, comparer des méthodes, décrire les établissements, narrer des anecdotes.

Personne ne paraît s'être aperçu du subterfuge. Pauly inscrit, sans aucune remarque, l'ouvrage dans sa *Bibliographie* (1). Quant au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, s'il ne le mentionne pas dans la liste des œuvres de De Salles, il le fait, par contre, figurer, en bonne place parmi celles de John Cross « qui ne manque pas de valeur et d'originalité ». Il précise même que celui-ci fit un voyage en France, de 1814 à 1815, au cours duquel « il visita surtout Paris et Montpellier pour y étudier l'organisation médicale et hospitalière » (2) ! Lacombe et A. Pichot gardèrent bien le secret.

A côté de cette fantaisie médico-littéraire, il se livrait à des études plus sérieuses et préparait « un grand ouvra-

(1) Pauly, *Bibliographie historique des sciences médicales*, Paris, in-8°, 1877, col. 582.

(2) T. 23, p. 406, article Cross (John).

ge de médecine » sans doute le *Traité des maladies des enfants*, qui paraîtra, en 1823 (1).

Mais la médecine était une voie bien longue et bien roide pour arriver à la gloire et à la fortune. De Salles était pressé et il constatera plus tard que des médecins n'acquièrent de réputation qu'avec l'âge. La littérature le tentait, il y mordit. Le mélodrame triomphait alors. Privé du droit de peindre largement les mœurs, le théâtre se rabattait sur la caricature (2), traitant, tour à tour, des sujets fantastiques, légendaires ou historiques dans une langue sans art, parfois même vulgaire, mais qui plaisait. Les pièces naissaient par douzaines et elles rapportaient. Il n'en fallait pas davantage pour tenter un jeune auteur en mal d'argent. De Salles se lança à corps perdu dans le mélodrame. En 1820, il avait eu deux pièces refusées et en annonçait une troisième. Il croyait le genre capable « de révolutionner ce goût classique et ennuyeux qui nous met en but (sic) aux railleries de toutes les nations ». En fait, il se bornait à jouer le rôle de « nègre ».

Je broche quelques mélodrames. J'en fais quelquefois deux, quelquefois trois par semaine. Puis je m'adresse à un feseur de profession qui les inspecte, les déclare mauvais, détestables, à recommencer et quand j'en aurai fait un qui sera bien, il le fera recevoir, jouer, moyennant que je lui donne moitié aux bénéfiques et qu'il y mette son nom. Je ne tiens pas y mettre mon nom (3).

Un mélodrame à succès rapportait, assurait-il, trois ou quatre mille francs par an (4). Que ne dut pas gagner le trop fécond Pixérécourt !

(1) A Aug. Lacombe, Paris, 12 août 1821.

(2) Voir Ch. M. Des Granges : *La comédie et les mœurs sous la Restauration et la Monarchie de juillet*, Paris, 1904, in-8° (surtout Ch. II).

(3) A Aug. Lacombe, Paris, 10 février 1820.

(4) A Aug. Lacombe, Paris, 17 avril 1820.

En avril De Salles espère fermement faire recevoir une de ses pièces à la Porte Saint-Martin. On devait y suivre les péripéties d'un mariage par vengeance.

Réussit-il ? Rien dans sa correspondance ne le dit, mais, peut-être, quelque mélodrame à succès vit-il la scène sous un prête-nom, comme avait paru l'ouvrage de J. Cross.

De Salles s'occupait aussi de littérature pure. La traduction de lord Byron et le succès de sa supercherie littéraire lui montraient la voie et il connaissait trop bien l'auteur du Corsaire pour ne pouvoir écrire un « *A la manière de.....* ».

Je médite quatre heures de suite avant de pouvoir écrire une phrase que je biffe un moment après qu'elle est écrite... Je ne m'amuse plus à traduire, je travaille pour mon propre compte, je fais un roman (1).

Le livre écrit « en style byronien » portera le nom de l'auteur de Lara, pour le faire vendre. Il aura au moins « le mérite de la nouveauté » car le principal personnage sera un véritable héros de roman, généreux, savant et matérialiste. L'action se passera au xiv^e siècle.

Au fait qu'est-ce qu'un roman, d'après les idées du jour, ou pour mieux dire, qu'est-ce que Jean Sbogar, car c'est toujours à Jean Sbogar que je reviendrai ? c'est une suite de descriptions, au milieu desquelles on présente quelques acteurs qui s'aiment, déraisonnent et meurent pour nous intéresser davantage.

Ce roman fut *Irner* (2), publié en 1821. Il existe dans les papiers de De Salles une transcription en anglais de la deuxième partie. Qu'il ait d'abord écrit son livre en anglais ou qu'il l'ait traduit du français, il n'y en a pas moins là une preuve des précautions qu'il multiplia pour rendre le pastiche vraisemblable. Pour écarter les dé-

(1) A Aug. Lacombe, Paris, 17 avril 1820.

(2) *Irner*, par lord Byron, traduit de l'anglais et publié par le traducteur des *Œuvres complètes* de lord Byron. Paris, 2 vol. in-12, 1821.

fiances, il annonça dans sa préface que la publication du texte anglais devait être reculée mais qu'elle ne tarderait point. Il affirma que tout attestait la main de Byron : choix d'une époque où l'on voit en action des Maures d'Espagne, originalité d'avoir pris pour héros un savant du moyen-âge, vérité des descriptions, profonde connaissance du cœur humain.

Le héros est un professeur de l'école de médecine de Montpellier, au début du xiv^e siècle. Comme on l'a remarqué justement, ce qu'on trouve surtout dans Irner c'est une connaissance exacte de la campagne languedocienne et des sciences médicales. Il y manque le souffle lyrique de l'auteur de *Childe Harold*, en dépit d'une « fréquentation assidue de Conrad, Lara et autres beaux ténébreux du Byronisme » (1).

De Salles était encouragé, dans sa supercherie, par l'accueil qu'avait reçu, en France, l'année précédente, une nouvelle attribuée à Byron, le *Vampire*, née d'un concours institué dans le salon de l'auteur du *Corsaire* et due au Docteur Polidori (2).

Le *Vampire* avait figuré dans la première traduction de Pichot et De Salles. Le succès en fut foudroyant. Des romans, des vaudevilles (De Salles fut peut-être un des auteurs anonymes) le confirmèrent. Quand on connut l'erreur, on ne continua pas moins à l'exploiter. De Salles lança même, sous le pseudonyme de Chastopalli, une nouvelle traduction, revue et corrigée, pour remplacer celle qui venait de disparaître des œuvres complètes de Byron (3).

(1) Estève, *op. cit.*, p. 82.

(2) On trouvera l'histoire du *Vampire*, contée en détails, par Estève, *op. cit.* Cf. aussi E. C. Mayne : *Byron*, t. II, p. 71, qui dégage nettement la responsabilité de Palanti.

(3) Le *Vampire*, nouvelle attribuée à lord Byron, traduite de l'anglais par A. E. de Chastopalli. Paris, Ladvocat, 1820, in-8° de 45 pages.

Quand il publia *Irner*, il laissa percer le bout de l'oreille. Il fit remarquer, dans la préface, qu'on trouverait, sans doute, des ressemblances entre la nouvelle traduction et celle du *Vampire*. C'était imprudemment rappeler le souvenir d'une œuvre dont on avait appris qu'elle était apocryphe.

Réussit-il à donner le change ? Il ne semble pas ; toutefois son livre fit du bruit et occasionna « des querelles avant sa naissance ».

A. Pichot ne dut pas être le dernier à dénoncer la supercherie qui risquait de jeter du discrédit sur la traduction des œuvres de Byron. Comme toujours les discussions sur l'authenticité du livre favorisèrent sa vente.

Mon livre fait florès à Montpellier et il se vend assez à Paris et à Bruxelles... et je n'y ai pas mis mon nom (2).

*
**

En dépit de son activité dévorante, la vie de Paris ne pouvait suffire à ce jeune homme inquiet, à l'affût de nouveautés : les voyages le tentaient déjà, ils le tentèrent toute sa vie. Nul homme ne sut moins se résigner à demeurer paisible, pour savourer le bonheur que la main peut atteindre. Il rêva toujours de pays exotiques et s'ingénia à justifier, par des raisons scientifiques, son désir effréné de courir le monde. Il y avait, en lui, autant du journaliste et du touriste que du savant. Il aimait questionner, examiner, décrire. Par dessus tout, il lui fallait se déplacer. Immobile, il souffrait, et il semble bien qu'il ait porté toujours le châtiment « d'avoir voulu changer de place. »

Il débuta par un voyage en Angleterre, en 1822, d'où il ne rapporta, après quatre mois de séjour que des impressions de touriste. Les descriptions de Londres, qu'il

(1) A. Aug. Lacombe, Paris, 23 février 1821.

(2) A. Aug. Lacombe, Paris, 12 août 1821.

envoya à Lacombe, sont loin d'être originales (1). Le livre qu'il publia à son retour ne vaut guère mieux (2).

Ce voyage fut marqué par l'événement essentiel de sa vie. Il rencontra, dans la société hindoue, la fille d'un Danois et d'une « Indienne » qu'il épousa douze ans plus tard. Elle appartenait à l'aristocratie, car son grand-père était rajah-nabab de Murchadabad.

Veuve d'un troisième mari, mère de trois enfants et beaucoup plus âgée que lui, elle paraît avoir eu de grandes qualités : une âme généreuse et tendre, une vive intelligence. De Salles eût tôt fait de devenir l'ami de la mère et des deux filles. Il les attirait par sa façon naturelle, ses enthousiasmes, sa distinction. Il trouvait grand charme à ce milieu hindou. Il s'y faisait conter des récits d'Orient et son romantisme inquiet s'exaltait dans cette atmosphère exotique. Et puis, hanter des princesses authentiques, quelle joie pour ce médecin besogneux, éternellement en quête de savonnettes à vilain !

Dès son départ de Londres commença une correspondance avec Madame Sarah Wolf, qui dura quarante-trois ans. Elle devint vite sentimentale. Sarah s'inquiétait de son ami, qu'elle énervait souvent de ses attentions envahissantes. Elle lui témoignait cette tendresse exigeante des femmes qui ont dépassé l'âge des fougues juvéniles et qui mêlent à leurs amours tardives je ne sais quelle sollicitude maternelle. Elle souffrait de ses absences, de son orgueil cassant et autoritaire, de son indifférence égoïste. Lui, ne l'aima jamais et, dès l'année de son mariage, se montra injuste et s'exprima sur sa déchéance physique et son caractère en termes peu délicats. Il l'avait épousée pour ses « roupies », elle avait compris le danger

(1) A Aug. Lacombe, Londres, 7 mai 1822.

(2) *Diorama de Londres* ou Tableau des mœurs britanniques en mil huit cent vingt-deux, par M. E. D. S. Arcieu. Traducteur de lord Byron. Paris, in-8°, 1823.

(3) Elle avait épousé d'abord Evan, comte et marquis de la Tremblais, puis « un baron danois » enfin un chanoine comte du chapitre de Jérusalem. A Aug. Lacombe, 26 novembre 1843.

d'une union si disparate et s'y était longtemps refusée. Elle eut la faiblesse de se laisser enfin séduire par des déclarations chaleureuses. Elle crut voir des sentiments là où il n'y avait que des phrases. Le réveil fut pénible et elle traîna jusqu'à la mort de longs jours sans joie.

Ce fut d'abord une des filles qu'il pensa épouser :

L'occasion se présente aujourd'hui avec toutes chances de succès : une fille de 19 ans, dotée de 100 mille écus, petite fille d'un grand prêtre et fille d'un colonel anglais... c'est de la poésie et de la réalité dans des proportions énivrantes (1).

Mais deux soucis — oh, pas sentimentaux — le tenaillaient : que deviendraient les roupies au cours du change et que donnerait le métissage d'une blonde et d'un brun ? Et il concluait, avec candeur « je ne sais que faire ».

Il se consola de ses hésitations par le travail et publia plusieurs ouvrages de médecine et une étude sur la situation sociale du médecin dont la *Revue Médicale* fit le plus vif éloge (2).

Ce fut en 1827 que De Salles aborda l'étude de l'arabe dont il devait devenir interprète et professeur.

Une ressource toujours à ma portée pour employer les momens de loisir et me dérober à mes tristes rêveries est l'étude des langues — avec le patois, le latin et le français, je comprends et puis lire l'espagnol et l'italien. J'ai quelquefois analysé pour mes journaux de médecine les livres écrits dans ces deux langues — je ne les sais cependant pas mais elles ne m'ont pas paru assez difficiles pour occuper sérieusement l'attraction turbulente qui me possède. J'ai pensé un

(1) A Aug. Lacombe. Paris, 30 août 1822.

(2) *Table synoptique des poisons et des asphyxies...*, in-8°, Paris, 1822, 3^e éd., 1834 ; *Traité des maladies des enfants*, 2 vol. in-8°, Paris et Montpellier, 1823 ; Articles dans le *Journal complémentaire...*, t. XIX et XXII ; *Coup d'œil sur les révolutions de l'hygiène*, in-8°, Paris et Montpellier, 1825 ; traduction du *Traité de la variole* du médecin arabe Rhazès : *Journal complémentaire...*, juillet 1828 ; *Lettre d'un médecin à un avocat...*, in-8°, Paris, 1828.

moment au grec... Mais j'ai un grand mépris pour une langue que je ne puis parler. Il me fallait une langue savante, ardue et moderne. J'ai choisi l'arabe et je m'y suis jetté à corps perdu. Huit autres jours et huit autres nuits j'ai eu la fièvre, rien qu'à apprendre à connaître les indéchiffrables et diaboliques caractères de cette langue de Mahomet, mais la barrière est franchie. Me voilà galopant à travers les vingtaines de formes dont est susceptible chaque verbe et les cinquantes de conversions dont sont susceptibles les noms. La grammaire de la langue arabe a deux volumes in-8° ; j'en ai déjà dévoré un avec l'ardeur que m'inspire un roman de Walter Scott (1).

Caussin de Perceval et De Tassy s'intéressèrent à cet élève infatigable. Ils lui prêtèrent des livres et ne cessèrent de suivre ses travaux. Rien ne le rebutait : en même temps que l'arabe, il abordait le persan et le turc (2).

Au cours de ces études, il songeait à fuir vers l'Orient. Quand des savants français partirent en mission pour l'Égypte, en 1828, il essaya d'être enrôlé dans leur caravane. Ce fut en vain, bien qu'il eût excipé de quatorze mois consécutifs d'étude de l'arabe. Il se consola en méprisant ceux qu'on lui avait préférés et en prédisant aux médecins du convoi les pires mésaventures avec les interprètes orientaux « ignorans et superstitieux comme tous ceux qu'on peut trouver en Égypte ».

Ce qu'il regrettait, c'était moins, peut-être, l'attrait du voyage que l'occasion d'y ramasser gloire et profits. Il attendit une occasion nouvelle en dépensant une activité fiévreuse dans les travaux les plus divers.

Enfin, il put réaliser son rêve ! L'Égypte lui avait échappé, il se rabattit sur la Régence. Le 7 avril 1830, il termina une lettre à Auguste Lacombe par un post-

(1) Et non en 1817, comme le croit M. Cordier, d'après les actes de service de De Salles où celui-ci inscrit — peut être par erreur — qu'il a été élève de l'École des langues orientales de 1817 à 1830.

(2) A Aug. Lacombe, Paris, 26 octobre 1827 ; 30 novembre 1828. A partir du 24 novembre 1827, il prit l'habitude de signer, en arabe, la plupart de ses lettres familières.

scriptum, où s'étale naïvement, avec ses espérances d'honneur et d'argent, la joie de vivre au contact de personnages officiels.

Je serai à Montpellier dans les derniers jours d'avril. Je fais un crochet sentimental en allant m'embarquer à Toulon ; je suis nommé Secrétaire interprète du roi à l'armée d'Afrique. Je serai tant qu'il me plaira attaché au service de santé. Je pourrai ainsi continuer mon métier amphibie de médecin et d'orientaliste. Mes appointements frisent six mille francs. Je serai constamment dans la société, dans l'intimité des chefs de l'armée ; cher petit, voilà la première estocade du cartel à mort que j'ai envoyé à mesdames *La misère* et *L'obscurité*.

Sa nomination ne dut pas présenter de difficultés. Peut-être eut-il l'appui de ses maîtres : Garcin de Tassy et Caussin de Perceval. Du reste, point n'était besoin de caution en l'occurrence. On prenait les interprètes où on les trouvait : (1) voire dans le monde douteux des commerçants et voyageurs orientaux quand la Carrière et le clergé syrien ne suffisaient à remplir les cadres. On conçoit qu'en pareil cas l'École des Langues orientales inspirât suffisamment confiance. On embaucha donc sans demander des garanties. Cette mauvaise langue de Merle, si prompt à ramasser toutes les médisances qui couraient Alger, se montre particulièrement indulgent parmi les interprètes dont il note, à l'occasion, l'ignorance, pour « Eusèbe Desalles, savant médecin et habile naturaliste » qui ne le ménagea pas autant dans son roman *Ali, le Renard*.

Les malheureux interprètes recrutés dans les écoles connurent parfois d'amères désillusions. Mis en présence des Arabes, ils leur adressèrent de beaux discours, conformes aux principes, mais que ceux-ci ne parurent pas comprendre. De Salles en imputa la responsabilité aux parti-

(1) Esquer, *La prise d'Alger*, in-8°, 1923 (p. 248 s.).

(2) Merle, *Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger en 1830*, in-8°, 1831, p. XII.

cularités de la langue maugrebine et peu s'en fallut qu'il ne reprochât aux indigènes de parler en dehors des règles.

De telles expériences firent soupçonner à certains généraux qu'il ne savait pas l'arabe. L'autre se défendit avec énergie. Il semble que son plaidoyer ne soit pas décisif; sans doute connaissait-il quelque peu d'arabe littéraire, mais n'avait-il aucune pratique du langage courant. Avec son ardeur coutumière, il essaya d'y pourvoir durant son séjour à Alger. Plus tard, il enseignera l'arabe à Marseille. On verra que la même suspicion le poursuivit.

*
**

De Salles quitta Paris le 20 avril. Il laissait Mme Wolff, fort affectée de son départ. Il s'était engagé à lui écrire régulièrement et tint sa promesse. Il fallait être possédé de frénésie épistolaire pour trouver le loisir de rédiger, entre deux batailles, les longs récits qu'il lui adressa. A dire vrai, il paraît avoir cherché surtout une satisfaction littéraire. La tendresse est généralement absente de ses lettres. Quand elle y apparaît, elle manque de spontanéité (1). Il était allé voir, en Afrique, un spectacle. Tant que le spectacle dura, il ne regretta ni Paris, ni les amitiés qu'il y avait laissées. Du jour où la situation ne lui fournit plus l'aliment de nouveautés qu'il escomptait, il s'ennuya et aspira à reprendre sa vie passée.

Les débuts furent charmants parce que pittoresques : deux nuits et trois jours de voiture jusqu'à Châlons, neuf heures seulement de bateau à vapeur jusqu'à Lyon, malgré la crue de la Saône (2), puis deux jours de diligence jusqu'à Montpellier, par des chemins affreux, où le coche précédent s'effondra et à travers une campagne où l'hiver avait brûlé les oliviers et les vignes (3). A Nîmes, il prit

(1) La lettre du 24 avril 1830 justifie la « tranquille résignation » qu'il montrait au départ.

(2) A Mme S. Wolff. Montpellier, 24 avril [1830].

(3) A Mme S. Wolff. Lyon [23 avril 1830].

plaisir à visiter les monuments, malgré l'invasion des touristes anglais. A Montpellier, il fut tout heureux de trouver le printemps.

Il y resta peu. A Marseille, le spleen des brumes parisiennes se dissipa totalement; à Toulon, il trouva la ville agitée de la fièvre de l'expédition. Tout y parlait d'Alger et l'importance des préparatifs annonçait que rien ne pourrait faire renoncer à la guerre.

Je ne crois pas plus que je ne le désire que le télégraphe ait à m'annoncer ma destitution. Il faudrait que le dey d'Alger se résolût à démanteler lui-même sa ville, encore devrions-nous y aller pour surveiller l'exécution du traité. Le vin est tiré et musulmans et chrétiens doivent le boire. Le bruit général ici, comme dans toute la France, est que nous serons sous voiles vers le 12 ou le 15 (1).

Son premier soin fut de revêtir son uniforme d'interprète, avec une joie que son ironie dissimule mal :

Mon uniforme objet si capital, comme pièce officielle d'ambition satisfaite et de situation nouvelle, m'occupe, mais comme il convient à un homme d'âge mûr, c'est-à-dire passagèrement et en laissant toujours place aux réflexions moqueuses du philosophe. Je m'embarrasse dans mes longs éperons, mon épée me donne croc-en-jambe ; la coupe demi-civile de mon frac et ses riches broderies, contradictoires avec mes moustaches embarrassent tous les passants pour déterminer la qualité du porteur. Les réflexions qu'ils font tout haut sont souvent de nature à me faire éclater de rire, mais il faut prendre un air sérieux pour saluer militairement la sentinelle qui porte les armes à mes graines d'épinard.

Toulon l'émerveilla par la magnificence de sa rade, son arsenal, ses ports et ses vaisseaux de haut bord ; la vie le séduisit par son abondance et sa facilité.

Je ne connais encore que l'intérieur de Toulon. La ville est assez petite et pourtant très peuplée sans compter le surcroît d'habitants que l'expédition y a amenés depuis peu. Je compte bientôt visiter l'extérieur qui est très pittoresque. De

(1) A Aug. Lacombe. Toulon, 28 avril [1830].

ma fenêtre qui est voisine des remparts, j'aperçois de très hautes montagnes ; leur chaîne presque continue entoure Toulon et sa rade. Je dois aujourd'hui aller prendre à midi un compatriote qui me fera traverser en bateau toute la longueur de la rade pour aller visiter plusieurs établissemens médicaux. Je passerai près d'une cinquantaine de vaisseaux de guerre et au milieu de plusieurs centaines de bâtimens de transport. Pendant une journée que je passai à Marseille je fis une promenade dans la baie mais je ne vis que peu de bâtimens. Les vivres ne sont pas aussi cher qu'on le disait. Pour 50 sols, 3 francs, nous avons un excellent diner. Il se compose de choses qui, à Paris, auraient un prix infini à cause de leur rareté. Des artichaux, des fèves, des petits pois, des fraises, des cerises même, de tout cela on en mange communément, on en vend par charretées au marché, depuis quinze jours, trois semaines. Ce qui m'enchant le plus c'est une profusion de roses dont le parfum m'énivre. Je voudrais bien pouvoir vous envoyer quelques bouquets, cela vous réconcilierait peut-être avec les fleurs pour lesquelles vous avez tout à coup pris une aversion non méritée. La chaleur, sans être désagréable, est assez forte pour qu'il ait fallu prendre tout de suite les habits d'été. Je passe des heures entières à fumer et à causer arabe sous les arbres, ormeaux et platanes qui couvrent toutes les places publiques et beaucoup de rues de leur précieux ombrage. Pour se garantir du soleil beaucoup d'habitans élèvent dans les rues qui n'ont pas d'arbres des tentes qui vont d'un premier étage à celui de la maison opposée. On se croit vraiment dans une ville du Levant. L'eau circule dans toutes les rues en abondance, et malheureusement pour compléter la ressemblance avec l'orient, les ordures de toute espèce sont jettées dans ces ruisseaux. Peu de maisons ont des commodités mais en revanche tous les vases de nuit sont d'une dimension colossale (1).

Il trouva d'autant plus de charme à visiter la ville qu'il eut pour cicerone, le général Berthezène, son compatriote, un des trois lieutenans généraux de l'Armée d'Afrique. Berthezène avait, lors du siège de Toulon, fait ses débuts militaires et était monté, le 23 décembre 1793, à l'assaut du premier fort qu'on enleva aux Anglais. Il

(1) A Mme S. Wolff. Toulon, 30 avril [1830].

initia De Salles aux événements qui avaient marqué la campagne contre l'amiral Hood (1).

Mais les préparatifs de l'embarquement durèrent plus de temps qu'on ne le supposait. Des lettres de Mme Wolff, lourdes de tristesse, vinrent ajouter à la langueur d'une inaction forcée. Avec une intuition de femme aimante, elle avait tôt fait de s'apercevoir que les incidents du voyage la faisaient passer au second plan. De Salles lui avait promis, au seuil de leur séparation, de ne rester en Alger que quelques semaines. Elle craignit qu'il n'eût changé de projet et ne lui cacha pas ses soupçons. Il lui reprocha, avec véhémence, de douter de lui, mais la rassura :

Vous m'avez fait répéter cent fois que je n'allais pas à Alger dans l'intention d'y rester. Vous m'avez fait jurer que je n'y accepterais aucune place. Vous m'avez vu vous laisser mes meubles en garde, conserver mon loyer, sans vous donner la plus grande certitude possible de mes intentions de retour vers Paris ! et il faut néanmoins que j'ai la douleur de vous voir délirer sur ce sujet... Vous devez avoir reçu déjà une lettre datée de Toulon. Nous ne sommes pas plus savans sur le jour de notre embarquement : la fin du mois arrivera selon toutes apparences avant qu'il en soit question. Le Dauphin qui nous a visité ces jours passés a été reçu, comme bien vous sentez, au bruit de tous les canons des vaisseaux et des forts et tous les drapeaux et pavillons déployés. Cette fête avait attiré beaucoup de gens des pays voisins, mais je n'ai pas aperçu une seule figure anglaise. Il y a pourtant dans le port deux petits sloops de cette nation qui à ce qu'on nous a dit appartiennent à des Anglais établis aux îles d'Hyères. Ce joli pays où vous savez que les orangers viennent en pleine terre est situé à deux lieues d'ici ; j'irai probablement y faire une visite un de ces jours, car ayant peu d'occupations les journées me paraissent longues. A propos, un passe temps dont je me suis avisé à l'invitation de mes camarades est de fumer. Je me suis déjà brûlé plusieurs fois les moustaches en fumant des cigarres, mais quelqu'un m'a offert une petite pipe du Sénégal que je me propose d'accepter

(1) A Aug. Lacombe. Toulon, 28 avril [1830].

comme plus commode pour fumer l'excellent et fin tabac de Latakie (c'est une ville de Syrie, près d'Alep, cherchez-la sur votre carte de la Méditerranée). Que sa distance de Toulon ne vous effraye pas, je ne pense à elle que pour savourer son tabac. Que vous semble, chère amie, de moi mine avec une épée, des moustaches et une longue pipe. Je puerai le tabac d'une lieue quand je reviendrai vous embrasser, car chère et bonne comptez bien que mon projet est de revenir et le plus tôt possible (1).

Pour preuve décisive de son retour prochain, De Salles reprenait un argument qui, à ce moment, était répété chaque jour par la presse libérale. La certitude avec lequel il l'émet prouve, à tout le moins, que de nombreux Français le considéraient comme l'évidence même :

Vous devriez bien vous souvenir toujours que nous ne pouvons pas rester dans le pays que nous allons conquérir plus d'un mois après nous en être rendus maîtres. Un traité a été passé à cet effet avec l'Angleterre. Je vous en avais parlé expressément avant mon départ, mais votre malheureuse mémoire vous trahit toujours (2).

Quelques jours après, il lui confirmait son point de vue en la mettant au courant des préparatifs :

Je vous l'ai dit de très mauvaise humeur dans ma dernière lettre et je vous le répète tranquillement dans celle-ci : il n'y a pas chance que les Français restent à Alger plus tard qu'août ou septembre ; et y restassent-ils, il n'entre aucunement dans mes désirs et dans mes intérêts d'y rester à toujours et d'y accepter une place. Vous devez avoir déjà vu, dans le journal, que la première division de notre expédition s'était embarquée (3). J'étais chez le chef d'état-major quand il a donné l'ordre qu'on envoyât cette nouvelle à Paris par le télégraphe. Il paraît que le passage du duc d'Angoulême (4) a fait hâter les préparatifs qui sans cela auraient bien pu traîner jusqu'à la fin du mois. Aujourd'hui on em-

(1) A Mme S. Wolff. Toulon, 6 mai [1830].

(2) A Mme Wolff. Toulon, 12 mai [1830].

(3) Le 1^{er} mai, cf. Esquer, *op. cit.*, p. 281 sq.

(4) Le 1^{er} mai, cf. Esquer, *op. cit.*, p. 277 sq.

barque des chevaux, l'embarquement continuera ainsi chaque jour et durera toute la semaine ; l'Etat-Major sera embarqué en dernier lieu et moi qui en fais partie je serai sans doute le dernier à mettre le pied sur le bâtiment. Cela me mènera au moins à dimanche ou lundi prochain. On nous dit qu'au lieu d'aller directement à Alger nous allons nous arrêter quelques temps devant Minorque, l'une des îles Baléares. Il est probable que au moins les officiers auront la permission de descendre à terre et d'aller visiter ces îles fortunées où il y a de si belles oranges et où les femmes ont les yeux presque aussi noirs et aussi dangereux [déchiré] Indiennes. Quant à moi je me contenterai de savourer les oranges sans redouter [déchiré] yeux.

Le départ n'ayant toujours pas lieu il put faire, à Hyères, une excursion dont il rêvait depuis longtemps. Il fut enchanté de voir des orangers en pleine terre et son imagination capricieuse lui fit même rêver d'un séjour dans ce paysage qui l'avait « ravi et surpris ».

Les habitans du pays me disaient avec consternation que l'hiver dernier le thermomètre était descendu chez eux à un degré au-dessous de zéro. Depuis dix-sept ans ils n'avaient eu un froid si épouvantable. Cette température douce et le voisinage de la mer sont de puissans secours pour le rétablissement des poitrines faibles et des tempéramens nerveux. Les charmes du paysage doivent merveilleusement aider à la guérison. Il y a dans Hyères même et dans les environs une immense quantité de maisons à louer. Les Anglais y abondent et comme partout ils ont gâté les prix. Cependant on peut, pour 1.250 francs, avoir un appartement meublé pendant les six mois d'hiver. Les mois d'été les appartemens sont vides, aussi peut-on les louer à bien meilleur compte (1).

L'heure de l'embarquement vint, enfin le 18 mai :

Je me rendrai à mon bord aujourd'hui à une heure après-midi. Je serai sur la *Thétis*, superbe frégate ; je serai là beaucoup mieux traité qu'à bord d'un bâtiment plus grand. Le seul officier qui soit, par son rang, au-dessus de moi, sera

(1) A Mme S. Wolff, Toulon, 18 mai [1830]. Le souvenir d'Hyères ne s'effaça point, c'est là qu'il plaça l'action de son roman : *L'anévrisme*.

le capitaine de la frégate. Je serai un des premiers après lui étant officier supérieur, et le nombre des officiers de ce rang, les seuls qui aient droit de manger à sa table, ne sera pas considérable. Au lieu de cela à bord d'un vaisseau de 74 ou 80 canons (1) il y a des amiraux, des généraux et puis une foule d'officiers supérieurs, ce qui fait un encombrement au milieu duquel on a peu de considération et de commodités. On nous dit que nous aurons une petite chambre à deux. Je serai avec l'interprète qui devait partir avec moi de Paris et qui, cette fois, ne me manquera pas de parole. Le général en chef s'embarquera dans la journée, et si le vent est bon la flotte se mettra en marche demain... Il y a un de nos camarades interprètes qui a mis fin à ses jours en s'ouvrant l'artère de la cuisse avec un rasoir. Je le connaissais peu et n'avais pas envie de le connaître davantage. C'était un homme violent et d'un esprit très borné. Il s'appelait Destains (2). Adieu... ma prochaine sera datée de Mahon ou de Palma, îles Baléares (3).

Sur le point de partir, il promettait à son amie de la tenir fidèlement au courant de la campagne :

Vous serez quelques jours de plus sans recevoir mes lettres, mais il vous arrivera, comme pour votre cher fils George (4) d'en recevoir à la fois plusieurs. Et songez excellente Sarah combien mes lettres vont à présent devenir curieuses et intéressantes pour vous. Les scènes nouvelles, les pays nouveaux que je vais rencontrer mettront nécessairement leur reflet sur mon papier. Ecrivant toujours sous l'inspiration de l'événement ou de la localité, mon cœur sera le miroir qui vous les retracera. Puissiez-vous y voir aussi l'artiste tenant la plume. Si son visage est serein ou plein d'enthousiasme, songez bien que son cœur ne vous oublie pas au milieu de ses attachantes et puissantes distractions (5).

(1) La *Thétis*, frégate armée à Brest, n'avait que 28 canons.

(2) Merle, *op. cit.*, p. XII, parle de « l'infortuné Destains, qu'une mort tragique enleva à ses amis, quelques jours avant le départ de l'expédition ».

(3) A Mme S. Wolff, Toulon, 18 mai [1830].

(4) Le fils de Mme Wolff alors aux Indes.

(5) A Mme S. Wolff, Toulon, 18 mai [1830].

Avant de quitter Toulon, il reçut la visite de plusieurs amis de l'Aude, alléchés « par le grand nombre de places qu'on aurait, sans doute, à donner à la veille d'une si grande expédition ». Toulon, en ces jours de mai 1830, vit, en effet, affluer non seulement les touristes, mais les mercantis, la pègre internationale *quaerens quem devoret* et tous les gens aventureux, qui cherchaient à se donner carrière. Tant de postes étaient à pourvoir qu'on bouchait les trous avec ce qu'on avait sous la main. Faute de pouvoir s'embarquer comme médecin, un cousin de Lacombe, Traversat, entra, sans autre référence que celle de De Salles, comme chirurgien du bague, au traitement de 160 francs par mois (1).

A bord de la frégate, le 20 mai, De Salles put expédier à son ami Lacombe une ultime lettre.

Nous attendons d'un instant à l'autre le signal de partance que doit nous faire le vaillant amiral. Nous avons embarqué chaloupe et canots, levé une de nos deux ancres, c'est-à-dire désafourché ; ce sont signaux d'imminente mise à la voile (2).

Pourtant la flotte ne partit que le 25, bien que la proclamation de l'amiral Duperré eût fait croire à tous que l'on mettrait à la voile, aussitôt après.

Le 30 mai, on vit la côte algérienne ; le 31, on s'approcha à neuf lieues du Cap Caxine (3), mais la tempête obligea Duperré à rallier la baie de Palma. Le récit que donne De Salles est exact, de plus il apporte sur le séjour de la flotte aux Baléares des détails qu'on ne trouve pas ailleurs. Les lettres qui suivent, souvent pittoresques, nous donnent les impressions au jour le jour d'un homme intelligent et bon observateur qui, n'étant pas mêlé directement à la vie militaire, a pu avoir tout le loisir d'examiner les lieux et les événements.

(1) A Auguste Lacombe. En rade de Toulon. A bord de la *Thétis*, 20 mai 1831 [1830].

(2) A Aug. Lacombe, 20 mai 1831 [1830].

(3) Esquer, *op. cit.*, p. 290 sq.

*
**

A Madame Sarah Wolff,

En rade de Palma, île de Majorque.

3 juin 1831 [1830].

J'étais encore en rade de Toulon quand je reçus votre dernière lettre, chère amie. Il me fut impossible d'y répondre sur le champ, étant complètement isolé de la terre et n'attendant que le vent favorable pour mettre à la voile. Ce vent se leva enfin le jour même où j'avais reçu la lettre, c'était le 25 mai. Depuis ce temps nous avons traversé la Méditerranée avec un temps varié mais qui n'a jamais été bien mauvais et a souvent été magnifique. Le mal de mer ne m'a incommodé qu'une soirée ; au bout du 3^e jour de navigation mon éducation était faite, et depuis il m'est arrivé de bien dîner pendant que le roulis faisait tout craquer et déplaçait tous les meubles dans notre chambre. Nous nous sommes approchés à cinq lieues d'Alger mais les vents n'étaient pas favorables pour le débarquement ; d'ailleurs une bonne partie de l'escadre était partie avant nous ; une autre après et l'amiral était désireux de rallier la totalité avant de commencer sa grande opération. Il nous a donc fait marcher vers l'endroit désigné comme le rendez-vous général et préparatoire. D'après ce que l'on peut voir de l'île et surtout de la ville, ce pays doit être superbe : toutes les collines qui bordent la mer sont couvertes d'orangers de grande taille : le terrain est fort accidenté et à l'horizon s'élèvent de très hautes montagnes derrière la dentelure desquelles nous avons déjà vu deux fois coucher le soleil. La ville est fort grande, on nous dit qu'elle a soixante mille habitants. Avec nos lunettes nous apercevons quatre ou cinq grandes églises et plusieurs forts. La baie qui sert de port est magnifique, elle a cinq lieues de large sur autant de profondeur. Si je vais à terre aujourd'hui, comme j'ai tout lieu de l'espérer, je vous en dirai plus long sur ce sujet que j'aurai pu étudier plus à l'aise, dussé-je l'écrire au crayon.

L'hôte complaisant m'a prêté une plume et de l'encre. Nous sommes installés dans une hôtellerie de Palma, nous venons de faire un mauvais déjeuner qui sans doute sera payé bien cher, mais pour dessert nous avons de belles oranges suspendues par une branche à laquelle tiennent encore des feuilles vertes, ce qui prouve qu'elles ont été cueillies depuis peu, peut-être aujourd'hui, dans les vergers du pays. Nous avons

aussi mangé des abricots. Débarqués à huit heures, nous avons fait un circuit de près d'une lieue avant d'arriver à la ville. Le pays a tout à fait la physionomie africaine ; on voit partout des haies de nopals ou figuiers d'Inde, des aloès, des caroubiers ; nous avons visité plusieurs églises qui sont toutes très ornées. La cathédrale est magnifique tant par ses ornemens que par ses dimensions colossales. Plusieurs des églises secondaires ont à côté d'elles des tourelles grêles qui ont [illisible] joué le rôle de minarets de mosquée. Nous avons fait mainte conversation en espagnol avec des sacristains et des frocards vêtus de toute couleur — des carmélites, des jésuites, des dominicains, des franciscains, capucins, rasés ou non rasés, coiffés d'un chapeau ou d'un capuchon. Les rues sont généralement petites mais pas trop sales. Par-ci par-là une place, un jardin offre des arbres précieux pour nos yeux, orangers et palmiers. Nous allons sortir pour parcourir de nouveau la campagne. Nous avons le projet d'aller ce soir au spectacle.

Le régime du bord m'a fort bien réussi, ma santé est parfaite, l'ennui n'a pas trouvé un moment pour me surprendre. J'ai toujours eu assez d'occupations et la navigation a amené assez d'accidens curieux pour tenir à distance ce redoutable ennemi. Un coucher de soleil, un clair de lune, un calme, un coup de vent, des requins, des marsoins, la vue d'une terre et, moins intéressant que tout cela sans doute, mais aussi nouveau pour moi la discipline du vaisseau, le caractère des marins, officiers et matelots, que je croyais exagéré à plaisir dans les romans et qui pourtant se trouve vrai sur mille points. Il faut une certaine dose de patience et de prudence pour vivre avec de pareils caractères. Heureusement vous savez que je ne manque ni de l'une ni de l'autre de ces modestes vertus.

.....

Qu'il soit d'abord bien entendu avec vous qu'il n'y a pas de ma faute si vous ne recevez pas ponctuellement mes lettres. La mer qui nous sépare est capricieuse et, pour écrire, il faut avoir chance de voir partir sa dépêche. Je profiterai de toutes les occasions pour vous donner de mes nouvelles mais jusqu'à ce que nous soyons bien installés devant Alger et qu'un service régulier de paquebots aille et vienne sur la mer je ne pourrai reprendre la régularité de correspondance que vous avez quelquefois la bonté de louer... Adieu...

En entrant dans la ville la première chose que nous avons

vue est deux frocards lisant avec attention l'affiche du théâtre. Une Madame Ginette, se disant première danseuse du théâtre royal de Londres doit danser le pas du shal. Une peinture de grande dimension placée au-dessus de l'affiche la représente en fonctions et les frocards portent des regards aussi complaisants sur la peinture que sur l'affiche. Sans doute nous les retrouverons au spectacle. Ces gaillards là vont partout.

Dieu sait si ces lignes vous parviendront. La poste où je vais les remettre et les affranchir [*plusieurs mots illisibles*] on jette ses lettres par une petite lucarne grillée. La voiture de poste a l'air d'un vieux char de galas du temps de Henri IV et est attelée de deux mules et suspendue, sans ressort, sur un quarré aussi pesant qu'un chariot à bœufs. Adieu (1).

A Madame Sarah Wolff,

Sidy-ferrouch, 15 juin 1881 [1830].

Chère amie, nous avons très heureusement débarqué ici. Vous verrez sur une carte des environs d'Alger une pointe qui s'avance dans la mer, à l'ouest d'Alger, c'est un lieu élevé qui aurait pu être aisément fortifié et longtemps défendu. Les bédouins l'ont abandonné et notre armée s'en est emparée sans coup férir. Ils avaient établi dans le voisinage quelques batteries de canons et de mortiers qui ont fait assez longtemps un feu nourri sur notre flotte mais notre infanterie a marché dessus et s'en est emparée : tout cela presque sans perdre de monde. Les Arabes furent aussitôt que nos soldats arrivent à portée de fusil. Si cela continue sur ce train là nous ne serons pas longtemps à être sur les murs de la ville et en commencer le siège régulier.

Nous serons encore quelques jours ici, au moins le quartier général. Nos avant-postes sont à deux lieues en avant ; la presqu'île que nous occupons ne peut être surprise d'aucun côté car les vaisseaux français la défendent par mer et le génie est en train de la fortifier du côté de la terre. Le pays est sablonneux, mais couvert d'une végétation abondante. Il y a des haies d'aloès énormes et de nopals ou figuiers d'Inde. Il y a aussi quelques figuiers ordinaires et mûriers ; les broussailles sont d'arbutés aromatiques ; nous avons près de notre petit château un palmier haut d'une trentaine de pieds, le château lui-même est une chapelle et un tombeau élevés à

(1) La lettre porte, au tampon à encre rouge MALLORCA et à l'encre noire ESPAGNE PAR PERPIGNAN.

la mémoire d'un marabout nommé *Sidy ferrouch* ; on a groupé autour et appuyé sur ses murs quelques baraques en maçonnerie pour loger les chefs militaires du poste et le pieux ermite qui desservait la chapelle et priait sur le tombeau. Ces deux monuments sont d'une architecture fort curieuse. Des colonnes torsées supportent des voûtes en ogives ; les murs sont couverts de petites étoffes de coton qui ont l'air de rideaux de fenêtres. Il y a aussi une grande pièce d'étoffe de soie brochée d'or et d'argent et brodée de caractères arabes. Nous avons trouvé divers *ex-voto* écrits sur bois ou sur papier et sur lesquels la science de tous les interprètes présents s'est amplement exercée (1). Le général a ordonné que tout cela fût religieusement respecté et pour assurer l'exécution de l'ordre, il a été logé dans la chapelle et son chef d'état-major. Nous autres gens de la suite nous nous sommes établis autour du château, les uns en plein air et sous le dôme du ciel, les plus fortunés sont ceux qui ont pu s'abriter sous un figuier ou sous un mûrier. Moi j'ai fait mon apprentissage de bivouac avec le bonheur qui me suit partout. Un excellent lit de jonc recouvert de mes manteaux, et pour couverture une grande casaque de toile cirée. J'ai dormi au moins quatre heures d'un profond sommeil et j'ai resté couché quatre autres heures à bailler ou faire des châteaux en Espagne — Vous dire combien de fois j'ai pensé à vous pendant ce temps ce serait plus difficile que de compter les étoiles qui parsemaient le baldaquin de mon lit de camp... Notre traversée de Palma ici a été fort belle, nous avons rôdé deux ou trois jours en vue d'Alger, attendant le moment favorable pour prendre atterrage. Nous l'avons enfin trouvé et saisi vivement. Le débarquement a commencé [à] deux ou trois heures du matin, hier, 14 juin.

Ne vous inquiétez pas sur toutes choses si vous êtes longtemps sans recevoir de mes nouvelles. Le départ des bâtimens sera un peu capricieux sans doute, Il n'y aura de service régulier que quand nous serons à Alger. Comptez bien cependant que je vous écrirai le plus souvent possible. Adieu (1)... Excusez l'aridité de cette épître. Elle est écrite en plein air, au milieu du brouhaha d'un quartier général — Les bulletins d'armée sont toujours courts et secs.

(1) Cf. Merle, *op. cit.*, p. 86 et 111 qui décrit également les *ex-voto*.

(2) Signature en arabe.

A. Auguste Lacombe,

Sidy ferroudy, 20 juin 1830.

Cher ami (1) les journaux doivent t'avoir appris que notre débarquement s'est opéré sans coup férir, le 14 au matin. Ces pauvres bédouins au lieu de laisser les canons dans deux batteries qui balayaient la plage, les avaient transportés à un quart de lieue plus loin, ils en ont fait un carillon d'enfer pendant six heures mais ils ont fini par les abandonner quand ils ont vu s'avancer nos soldats à portée de pistolet. Ils ont depuis fait régulièrement, tous les jours, le même commerce et chaque jour ils ont perdu du terrain sans nous faire perdre grand monde. Hier cependant, ils avaient réussi le ban et l'arrière ban des enfans du désert ; des officiers turcs, le ministre de la guerre du dey d'Alger en tête, les avaient mis en ordre de bataille sur une ligne d'une lieue et demie, parallèle à la mer et coupant perpendiculairement la presque île que nous occupons. A 3 heures du matin ils attaquèrent nos avant-postes avec un acharnement et un ensemble qui surprit mais n'effraya pas nos soldats : la seconde division échelonnée derrière la première vint bientôt à son secours, quelques régimens de la troisième s'avancèrent et s'engagèrent un peu plus tard. On estime à 4 mille le nombre des turcs et bédouins qui ont pris part à cette action ; de notre côté il y a eu environ 15 mille hommes. Le bruit de la bataille qui se livrait à 3/4 de lieue de notre tente nous réveilla de très bonne heure ; je dors fort mal et fort peu sur la terre dure qui me sert de lit et la moindre alerte suffit pour me faire lever. Couchant tout habillé, je fus prêt en un instant et je m'acheminai avec mon camarade de tente vers les avant-postes, bien décidés à profiter de l'occasion qui nous était offerte de voir de près un spectacle si curieux et si terrible. A 5 heures 1/2 nous étions arrivés à la principale de nos batteries de canons, elle se composait de six pièces de 8 qui faisaient un feu nourri sur une batterie ennemie élevée sur un mamelon (sic) opposé. Les tirailleurs des deux partis se fusillaient dans le vallon intermédiaire. Nos pièces mieux pointées, plus régulièrement servies que celles des Turcs faisaient plus de mal qu'elle n'en recevaient ; presque tous nos boulets tombaient sur les canonnières en turban ou par-

(1) Pour tout ce qui suit, cf. Esquer, *op. cit.*, ch. XI et sq.

mi les cavaliers en manteau blanc qui fourmillaient autour, tandis que quelques boulets turcs atteignaient à peine et la batterie française et les colonnes qui s'étaient formées sous sa protection. En mangeant l'appétit vient ; le pays, et la végétation étaient un appât aussi nouveau et aussi piquant pour mes yeux que la scène qui s'y passait, *carpendi studio paulatim longius itur*. Nous allâmes chercher plus loin des combattans et les plantes. Nous atteignîmes enfin une région où nous pûmes être satisfaits sous ces deux rapports. Les boulets se croisaient dans l'air, bien au-dessus de nos têtes ; à nos pieds les balles bédouines brisaient souvent l'arbuste dont nous nous apprêtions à cueillir une branche. Plusieurs de nos soldats tombaient blessés à peu de distance de nous. Je commençais à sentir cet enthousiasme féroce qui trouble si aisément la morale, même celle d'un homme voué à un ministère de paix et de conciliation. J'allais saisir le mousquet d'un soldat mis hors de combat mais un spectacle nouveau vint arrêter ma résolution. Nous étions au bord d'un ruisseau à bords escarpés et profonds avec la chaleur et la fertilité naturelle du sol africain, le peu d'eau qui arrose cet endroit y produit une végétation de la plus grande richesse, de la plus surprenante vigueur : des lauriers roses couverts de fleurs et hauts de trente pieds, du laurier thim (sic), des lentisques, des caroubiers aux buissons touffus et toujours verts, des herbes hautes de 15 pieds et tout cela relié dans tous les sens par des plantes grimpantes, des liserons à fleurs gigantesques, des pois de senteur violets, des clématites au panache blanc et à l'arome fragrante. C'était le long de ce retranchement naturel que se livrait les combats les plus acharnés. Nous suivions de l'œil toutes les ruses guerrières de l'enfant du désert ; nous admirions son adresse à manier, au grand galop de son coursier, une carabine longue de six pieds ; nous le guettions, s'embusquant derrière un buisson, mettant pied à terre pour ramasser un frère blessé ou mort, le plaçant sur son cheval et faisant une retraite de lion après s'être chargé de ce précieux fardeau. Nos soldats étaient enfin maîtres des deux côtés du ruisseau : sa rive gauche était parsemée de cadavres ; je m'approchais d'eux pour examiner leurs vêtemens singuliers, pour reconnaître les traits caractéristiques des diverses races que le despotisme a liguées contre les chrétiens. Je retrouvais le berber au teint clair, le bédouin basané à l'œil noir, aux dents plus blanches que les perles, à la barbe rare, le nègre, le mulâtre aux habits né-

gligés, aux armes grossières, le Turc richement vêtu et l'habitude du commandement encore empreinte sur ses traits. Je m'approchais d'un autre cadavre drapé dans le burnous blanc du bédouin : je crus le voir remuer ; il leva la tête, il ouvrit les yeux mais il retomba tout à coup comme mort, Je devinai sa pensée, elle était horrible mais elle n'était pas sans quelque fondement. Les chefs persuadent à tous ces malheureux que nous massacrons impitoyablement nos prisonniers, aussi massacrent-ils sans pitié tous ceux qu'ils nous font ; nos soldats aigris se sont livrés à de féroces représailles, les cadavres sont mutilés, les blessés risquent d'être achevés. Un jeune fantassin s'approchait dans cette intention du bédouin auprès duquel je me trouvais. Attends, me dit-il, les yeux étincelants et sa bayonnette croisée, je vais lui rendre ce qu'il a fait à nos frères. Le blessé avait compris son geste et le regardait tranquillement ; une adm[onestation] sévère rendit le soldat français honteux de sa violence. Mais l'Arabe n'était pas encore rassuré. Je te[nais] à la main un athagan que j'avais ramassé près d'un cadavre et je l'avais brandi un peu vivement en cherchant à arrêter le soldat. Le blessé s'imagina qu'il n'avait fait que changer de bourreau : une résignation méprisante continuait à se peindre sur sa figure olivâtre. Mais il redevint enfin homme et homme souffrant quand rejetant mon arme je lui tendis une main amie en lui adressant des paroles de consolation. Il accepta un peu à boire, trouva la force de se soulever pour recevoir sous sa tête un coussin de feuilles de palmier éventail. Nous plantâmes devant lui quelques branches d'arbustes touffus pour l'abriter des rayons brûlans du soleil. Il nous bénit et nous remercia avec toute la solennité de sa langue, de sa religion. Mais nos soins furent vains, il avait reçu une balle à travers la poitrine : une convulsion universelle amena bientôt la cessation de la respiration et de la vie.

Cher Auguste, j'ai vu bien des agonies mais autre chose est épier, avec une préoccupation des lieux, les secrets de la mort, assister aux derniers momens d'un homme qui meurt dans son lit entouré de secours et d'amis, et autre chose est de voir périr un malheureux victime d'une querelle qu'il n'a pas comprise, de le voir pris au milieu de toutes les horreurs de la guerre, quand ces horreurs ont déjà soulevé dans le cœur une pitié qui eut semblé que l'expérience devaît avoir émoussée.

Un autre jour je te raconterai ma traversée de la Méditer-

ranée et mon séjour à Palma, capitale de l'île de Maillorquë. Nous aurons sans doute dans quelques jours à nous déplacer d'ici pour aller effectuer l'investissement d'Alger. Nos avant-postes n'en sont qu'à 2 lieues et 1/2. Un village d'Estaoualy qui a été pris par suite de la bataille d'hier matin a donné à nos soldats un riche butin : de beaux tapis, des chevaux, 60 chameaux, beaucoup de moutons ; la tente de l'aga qui par parenthèse est gendre du dey a été prise. Il l'a évacuée en une telle hâte qu'on y a trouvé la table mise et la table servie (1).

(Non signée).

A Madame Sarah Wolff,

Sidy Ferroudy, 21 juin [1830].

Chère amie,

Vos lettres étaient reçues avec plaisir à Toulon, jugez du bonheur qu'elles doivent m'avoir causé quand elles me sont arrivées sur une terre étrangère ! J'en ai trouvé trois à la fois au bureau de notre poste qui est déjà parfaitement organisée et qui je l'espère vous a fait parvenir les lignes que je vous adressai immédiatement après mon débarquement.

.....
(Suivent des exhortations et des gronderies).

Je vois que vous êtes toujours aussi peu raisonnable que de coutume une fois c'est la mer, une autre fois, le débarquement, plus tart le bombardement et toujours la distance qui nous sépare. Excepté ce dernier malheur, je puis maintenant vous bien rassurer sur les autres. Encore ai-je lieu d'espérer que du train dont vont nos affaires dans ce pays, elles y seront bientôt terminées à la grande satisfaction de tout le monde et à la votre en particulier.

Vous devez avoir reçu une lettre que je vous écrivis de Palma, capitale de l'île de Maillorquë. Nous relachâmes dans ce pays pour donner le temps au reste de la flottë de la rallier. La description que je vous en ai donnée doit vous prouver que nous nous y sommes peu ennuyés, mais l'aspect du pays a diminué un peu l'impression que devait produire

(1) Tampon : Armée expéditionnaire d'Afrique.
Tampon rond : 3 juillet 1830.

la vue du sol africain ; ils se ressemblent beaucoup ; la végétation est la même ; la chaleur était, peu s'en faut, aussi forte à Maïllorque qu'ici. Le piquant et le nouveau commencent cependant car les habitans du pays ont entamé des liaisons avec notre camp, depuis la bataille qui s'est livrée avant hier samedi et dans laquelle les troupes du dey ont été battues d'importance. Ce potentat avait persuadé aux tribus arabes qui vivent autour de lui qu'avec leur secours il allait nous rejeter dans la mer et partager nos dépouilles. Les bédouins sont désenchantés depuis le revers éprouvé et ils ont compris qu'il y aurait plus de bénéfice pour eux à se lier avec nous qu'à continuer à rester fidèles à leur suzerain. Plusieurs hommes de diverses tribus se sont présentés, sans armes, à nos avant-postes (1) et nous ont annoncé la prochaine arrivée de plénipotentiaires chargés de traiter de la paix avec nous. Ces braves gens que j'ai eu le plaisir de voir et d'entretenir longuement sont aussi curieux par la figure que par le costume. Ceux de certaines tribus ont des traits irréguliers et féroces, des peaux plus brunes que celles d'un mulâtre, quoiqu'ils aient la chevelure plate. Mais nous avons reconnu chez quelques autres les traits caractéristiques du type arabe. Le corps peu chargé d'embonpoint, des formes sveltes, le front haut, le nez aquilin, les yeux noirs, vifs et bien fendus, les dents plus blanches que des perles. Toutes les tribus errantes sont revêtues d'un manteau blanc qui passe sur la tête où il est retenu par une espèce de couronne de corde de poil de chameau, puis il retombe et se drape autour des reins et de la poitrine. Les jambes et bras sont nus, les pieds sont chaussés de babouches grossièrement faites. Cet accoutrement est très pittoresque, surtout quand le bédouin est à cheval et manœuvre une carabine longue de près de six pieds en galopant dans les broussailles qui hérissent les dunes.

La victoire de samedi a fait tomber en notre pouvoir un village composé d'une grande quantité de tente : il y avait entr'autres celle d'Ibrahim aga ministre de la guerre et gendre du dey d'Alger qui prit part à l'action avec plusieurs compagnies turques qu'il avait amenées. Elle est très belle

(1) L'arrivée des Bédouins frappa l'imagination des assistants, cf. *Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, in-8°, 1831, p. 100 ; Quatrebarbes : *Souvenirs de la campagne d'Afrique*, in-8°, 1831, p. 33 ; *Campagne d'Afrique en 1830*, in-8°, 1831, p. 40.

et très riche. Elle va être envoyée à Paris ; le général en chef en fait hommage au duc de Bordeaux. Ibrahim l'abandonna avec tant de précipitation qu'on y trouva la soupe servie et le couvert mis (1). Nos soldats ont fait du butin : plusieurs ont trouvé de l'or et de l'argent monnayés, d'autres ont eu des tapis, des armes. On a pris une soixantaine de dromadaires et beaucoup de moutons.

Moi qui suis arrivé sur le champ de bataille un peu après l'action, j'ai ramassé beaucoup de petites choses curieuses mais la belle végétation du pays et l'agonie de quelques Bédouins et Turcs auxquels j'ai donné des soins et des consolations m'ont bien autrement attaché que le butin que je pouvais faire. J'ai vu ces barbares mourir avec une résignation, un courage qui feraient douter des avantages de notre morale et de notre civilisation.

Nos avant-postes ne sont qu'à deux lieux d'Alger. Le chemin qui y mène est large et traverse une plaine. Les hordes que nous avons battues dans un terrain coupé n'oseront plus venir nous attaquer dans un pays plat et découvert. L'investissement de la ville ne peut éprouver aucune difficulté. Dans cette circonstance comme dans celle où nous sommes à présent le quartier général restera à suffisante distance du théâtre des combats pour que les pékins comme moi n'aient pas de danger à courir. Ne redoutez pas non plus l'influence du climat, avec quelques précautions il est aisé d'y échapper. La santé de l'armée en général est excellente : nous n'avons d'autres malades que les blessés. La chaleur est très forte dans le milieu du jour, mais alors nous restons dans nos tentes à dormir, causer ou étudier un peu. Nous choisissons pour la promenade la matinée et la soirée : on se lève matin quand on est couché sur la terre. Ce régime de peu de sommeil et d'un sommeil léger me convient très bien : j'en ai le corps plus robuste et l'esprit plus clair. Vous savez que la vie active et inquiète m'a toujours plu beaucoup.....

A Madame Sarah Wolff,

Au camp, devant Alger, 1^{er} juillet [1830].

J'ai encore reçu une lettre de vous, excellente amie ; il est bien cruel que le service de la poste qui se fait si régu-

(1) Sur le camp de l'aga, le butin et l'effet produit par les chameaux, cf. *Campagne*, *op. cit.*, p. 46 sq. ; *Quatrebarbes*, *op. cit.*, p. 38 sq. ; *Merle*, *op. cit.*, p. 127 ; *Journal*, *op. cit.*, p. 125 sq.

lièrement de Toulon en Afrique soit si inexact d'Afrique à Toulon. Je vous ai écrit deux fois de Palma et trois fois d'ici. Plaise à Dieu qu'à l'heure qu'il est vous ayez reçu mes lettres. Elles vous consoleront par le récit des choses curieuses que j'ai vues. Elles vous tranquilliseront, en vous prouvant que ni ma bonne santé ni ma gaîté n'ont été un instant troublées depuis que je vous ai quittée.

Nous sommes arrivés ici hier soir ; les travaux préliminaires du siège sont assez avancés pour que n'ayons absolument rien à craindre dans le lieu que nous habitons. Les bombes que la ville d'Alger et le château de l'Empereur tirent sont bien loin de pouvoir nous atteindre. Demain, notre artillerie sera en position pour canonner ville et château et la supériorité de tactique que nous avons eue jusqu'ici sur l'ennemi nous garantit que quelques jours nous rendront maîtres d'Alger. Ici tout le monde est convaincu qu'avant le dix du mois qui commence nous coucherons et dînerons tranquillement dans les maisons de cette fameuse cité. En attendant nous couchons et dînons comme nous pouvons dans les maisons de campagne qui l'entourent. Ce sont pour la plupart des baraques mal bâties avec des planches on ne peut plus petites. Il y a cependant un luxe de pavés vernis et de colonnes qui annonce de grandes prétentions. Ce luxe est encore plus fort dans les jardins et les cours. Les grenadiers, orangers, figuiers y abondent. Notre cour a un grand bel oranger au milieu, avec des tonnelles à l'italienne tout autour lesquelles supportent des treilles et du jasmin.

La ville d'Alger est entièrement cachée par rapport à nous. Elle descend en amphithéâtre le long de la colline qui borne la gauche de la baie. Le revers de cette colline descend vers nous et forme un vallon profond et boisé de la plus belle verdure. Il y a ainsi plusieurs collines et vallons sur lesquels notre œil plane du lieu élevé où nous sommes logés. Tout cela est parsemé de maisons de campagne. Les plus considérables appartiennent à des consuls : celles du consul de Hollande, d'Espagne, des Etats-Unis et de Suède sont immédiatement devant nous. La baie s'aperçoit dans plusieurs points : elle est magnifique. Ce terrain tourmenté me fait l'effet de ressembler beaucoup à Edimbourg et ses environs. Mais pour compléter l'idée de son pittoresque, il faut jeter par-dessus le ciel admirable du pays et [un mot illisible] de palmiers auprès de toutes les habitations.

Vous vous plaignez, chère amie, que je parle rarement de

mes parens mais c'est que je n'en ai pas, une seule fois, reçu des nouvelles de Toulon. Je leur ai écrit presque aussi régulièrement qu'à vous selon que le veut le devoir. Je me rappelle fort bien de vous avoir parlé du plaisir que nous avons éprouvé en nous revoyant à Montpellier et de la résignation avec laquelle ils s'étaient soumis à ma nouvelle position. Ils avaient bien voulu en considérer comme moi les avantages énormes qui étaient bien loin d'être balancés par les fatigues ou les dangers. Grâce à Dieu, vous voyez que je touche à la fin de ces derniers. Les occupations vont arriver. Nous aurons à organiser le pays et c'est alors que les interprètes auront à travailler activement.

Mes intentions sont toujours les mêmes en cas que nous devions occuper longtemps ou à toujours le pays. Je suis bien décidé à ne pas y demander de place qui m'oblige à séjourner mais vous sentez que donner ma démission et demander à revenir en France le lendemain de la prise d'Alger, ce serait renoncer à tous les avantages que j'ai poursuivis, et éviter le travail au moment où il commence réellement. Jusqu'ici nous n'avons eu rien à faire absolument. Nous avons éprouvé quelques privations, nous avons été mal couchés, mal nourris, il est vrai, mais tout cela pour constituer des droits à la sollicitude du gouvernement peut être suivi d'une action véritable et de services effectifs.

.....
J'ai reçu ainsi que je vous l'ai déjà marqué deux fois et vos lettres nues et celles que l'excellent Félix me fit parvenir sous le couvert de la marine. Quand nous serons à Alger je profiterai de ce couvert pour vous envoyer de longs extraits du journal que j'ai tenu depuis mon embarquement à Toulon et qui je l'espère fera un jour un livre aussi gros et plus intéressant que le *Diorama de Londres*... Vous savez que j'ai donné congé pour le mois d'octobre, j'espère bien être à Paris à cette époque là...

(Signature en arabe).

A Madame Sarah Wolff,

Alger, 8 juillet 1830.

Chère amie,

Les journaux doivent déjà vous avoir appris que nous sommes entrés depuis quatre jours dans Alger. J'ai eu tant d'occupations et tant de peine à me loger qu'il m'a été impos-

sible de trouver un moment pour vous écrire. A présent même, je suis dans un tel dénûment de papier que je ne puis vous envoyer qu'une demi feuille. C'est la dernière qui me reste. Ma malle est encore à Sidy ferrouch et je ne sais quand je la recevrais.

Depuis la lettre datée d'Elabijar, au camp, devant Alger, les événements ont comme vous voyez devancé ma prévision puisque je ne comptais pas entrer ici avant le dix. Notre armée n'a pas éprouvé de grandes pertes : le bombardement du fort de l'empereur a décidé les Turcs à le faire sauter. Dès ce moment le courage du dey a été abattu et il a envoyé des parlementaires pour traiter de la paix. Il s'est rendu à discrétion. Il perd le trône. On lui laisse prendre un peu d'argent et lui permet d'aller où bon lui semblera. On dit qu'il se propose d'aller en Italie ou à Malte. Je l'ai vu hier matin, monté sur un cheval qui lui appartenait quelques jours avant et que maintenant on lui avait prêté. Il est monté d'une maison du bas de la ville, où il loge à présent, à la Casaba, son ancien palais où le général en chef est installé avec son [déchiré]. On dit qu'il partira dans trois jours. C'est un vieillard robuste, fort, une grosse figure commune, avec une barbe grise.

La ville a, comme je vous l'ai dit, des environs charmans, n'était qu'il faut se fatiguer beaucoup à monter pour aller les visiter. Les maisons sont fort petites et uniformément avec une cour intérieure dans laquelle donnent toutes les portes et fenêtres des appartemens. Les terrasses sont plates. Nous montons quelquefois sur la notre et appercevons des femmes voilées qui fuyent et se cachent en nous apperçant. Ce sont sans doute des musulmanes, les femmes qui se montrent dans les rues sont de basse classe et la plupart juives. Celles-là sont si sales et si déguenillées qu'on ne pense pas à se demander si elles sont belles. Les appartemens sont dépourvus de la plupart des meubles qu'en Europe nous regardons comme indispensables. Je couche encore sur une natte et des manteaux. Cela commence à m'ennuyer un peu et avec le regret que j'éprouve de me trouver sur le même plan me fera profiter de la première occasion où je pourrai honnêtement revenir en France. Les journaux ont parlé ou parleront d'un duel qu'a eu quelqu'un qui s'appelle comme moi Desalle. Il a été blessé ou a blessé son adversaire, je ne sais pas au juste. Toujours, sachez que ce n'est pas moi. Il y a dans l'armée trois ou quatre officiers qui portent mon nom...

Le jour de mon arrivée ici j'ai pris un ba[in à] l'orientale. On m'a massé, savonné, frotté avec un gant de poil de chameau. Cela m'a beaucoup délassé des fatigues de la campagne et, de plus, m'a fait penser à ces délices de l'Asie que vous m'avez si souvent décrites, mais vous le savez tout ce qui me fait penser à vous m'attriste parce que cela me rappelle que vous êtes loin. Dieu merci vous voilà à peu près tranquilisée contre les plus grands inconvénients de mon excursion lointaine. Il ne faut plus qu'un peu de patience et de temps pour que nous nous revoyions. Le général en chef repartira bientôt à ce qu'on dit et alors plusieurs personnes prendront aussi leur congé. En conscience, je ne puis pas être du nombre des premiers car jusqu'ici je n'ai presque rien fait ; les Turcs ayant resté, ce sont les interprètes qui parlent turc qui ont eu toutes les besognes des négociations.

.....

(Signature en arabe).

A Madame Sarah Wolff,

Alger, 12 juillet 1830.

Chère amie,

.....

Le dey est parti ce matin. On dit qu'il amène avec lui plus de cinquante femmes, c'est un petit Salomon si non pour la sagesse au moins sous d'autres rapports. Les habitants musulmans du pays quoique tranquilles en apparence ne veulent pas prendre confiance en nous. Ils n'ouvrent pas les boutiques riches, ils fuient vers la campagne. Ils songent sérieusement à s'expatrier. Les Juifs fort nombreux ici sont au contraire tout radieux. Ils nous saluent en langue franque, ils nous baisent les mains, les basques des habits. Mes rapports avec les uns et les autres n'ont pas encore été très actifs. Le patois qu'on parle ici diffère assez de l'arabe que j'ai appris pour qu'il me faille un mois avant d'entendre et de parler couramment. Aussi n'ai-je été jusqu'ici attaché qu'à des travaux de cabinet.

La chaleur n'est pas plus forte ici que dans la Provence. Le matin il fait très frais dans nos chambres qu'à la vérité

nous laissons ouvertes toutes la nuit. Le soir nous allons respirer sur nos terrasses. Toutes les maisons ont un toit plat, ce sont les véritables promenades du pays. Nous voyons du haut de la notre toute [déchiré] blanche, la baie d'azur et la campagne verdoyante. Nous guettons quelques f[emmes] voilées qui fuyent quand elles aperçoivent que des Européens les observent. Les gens du pays ne se permettent jamais cette indiscretion. Nous entendons le mouëddin qui, cinq fois par jour, monte sur le minaret pour faire la profession de foi musulmane et inviter les croyans à la prière.

Les rues sont si étroites, si sales et si raides, que nous y circulons le moins possible. Presque toutes sont obscures, même à midi, car les maisons n'étant pas, au rez-de-chaussée, à plus de quatre, cinq ou six pieds de distance, se touchent. Plusieurs même se confondent dans les étages supérieurs et les rues ressemblent ainsi à des aqueducs voûtés. Des places, il n'y en a pas, des quais sur la mer, point. Le jardin du dey est jusqu'ici le seul palais qui m'ait plu. Les jardins sont vastes et bien arrosés : ils sont pleins d'orangers et bananiers. Les kiosques sont à jour avec de grands bassins jaillissans au milieu

Priez Elias (1) de s'informer à l'Académie royale de médecine de ce qu'est devenue ma lettre que M. Boisseau (2) dut y remettre (3). Ni cette société ni l'Institut n'ont encore répondu à la demande que je fis de questions relatives à la médecine et à l'histoire naturelle du pays que j'habite maintenant. Je désire beaucoup connaître les motifs de ce retard. Adieu..

(Signature en arabe).

(1) Il s'agit d'Elias Regnault qui épousa, plus tard, une fille de Mme Wolff.

(2) Boisseau (François-Gabriel), 1791-1836. Médecin militaire, fut un des défenseurs les plus ardents des doctrines de Broussais. Il fut de 1817 à 1829, le principal rédacteur du *Journal universel des sciences médicales*, auquel collabora De Salles.

(3) Avant de quitter la France, De Salles avait adressé à l'Académie des sciences une lettre où il demandait qu'on lui établît un questionnaire de médecine et d'histoire naturelle et postulait une place dans la première mission scientifique qu'on enverrait aux pays barbaresques. La lettre a été publiée par Cordier, *op. cit.*, juin 1917, p. 275.

A Auguste Lacombe,

Alger, le 17 juillet 1830.

Cher Auguste,

Les journaux doivent t'avoir appris que nous sommes entrés à Alger le 5 de ce mois par suite du bombardement du château de l'Empereur. Le dey n'ayant pas su le défendre convenablement le fit sauter et nous envoya des parlementaires pour capituler. Ces barbares sont tous les mêmes, cruels et insolens lorsqu'ils se regardent comme forts, ils deviennent humbles et lâches à la première circonstance qui leur fait rabattre de leur présomption. Nous débarquâmes le 14 à Sidy-ferrouch, nous sommes entrés à Alger le 5 et 6 juillet ; la campagne a duré 20 jours, encore y a-t-il parmi les militaires des impatiens qui estiment qu'elle aurait pu être poussée plus vite et le général en chef dont on admire le style *plutarchien* à propos de la blessure de son fils (il est mort au bout de 10 jours) (1) aurait peut être bien pu parodier le mot de César *veni, vidi, vici*.

Les 20 jours de campagne ont été des plus durs : toujours des fatigues, des marches pénibles, parmi des sables brûlants et sous le soleil africain ; la faim, la soif, la poussière, l'insomnie, nous avons tout enduré. Je ne me croyais pas si robuste ! Mais la campagne continuée, avec toutes ses duretés, quoique nous soyons paisibles possesseurs de la ville. Les Arabes que le dey y avait accumulés, pendant fort longtemps, l'avaient affamée et pillée. Nous sommes entrés dans des maisons dénuées de tout. S'il y avait quelques provisions, quelques meubles ou ustensiles de ménage, tout était caché. Les citadins, avec une espèce de raison, se défiaient des vainqueurs encore plus que des alliés. Ils avaient tout caché et n'ouvraient pas leurs boutiques. Ce n'est que depuis quelques jours qu'à des prix énormes on peut se procurer quelques légumes et quelques fruits pour varier l'assommante uniformité des vivres que l'intendance nous distribue.

(1) Le 24 juin, Amédée de Bourmont « reçut au poumon droit, une blessure à laquelle il succomba le 6 juillet à l'hôpital de Sidi-Ferruch. Le soir du combat de Sidi-Khaled, Bourmont écrivit au président du conseil : Un seul officier a été gravement blessé, c'est le second des quatre fils qui m'ont suivi en Afrique. J'ai l'espoir qu'il vivra pour servir avec dévouement le roi et la patrie » (Esquer, *op. cit.*, p. 338).

Naintenant, ces productions du pays ont un inconvénient terrible : fruits et légumes tout est de la plus mauvaise qualité. L'agriculture est ici dans l'enfance : les jardins, les vergers ne produisent que des sauvageons. Avec la chaleur de juillet cette mauvaise qualité prédispose à la dysenterie et aux fièvres bilieuses. Déjà les hôpitaux sont pleins et l'on évacue journellement des convois vers Mahon. Les bien portans ne s'amuse guère plus que les malades ; à Alger, la ville la plus horriblement construite qu'il soit possible d'imaginer, on ne peut faire un pas sans monter à pic ou sans descendre, au risque de se rompre le cou. Les rues sont de vrais escaliers ; les plus larges ont six pieds et presque toutes sont fermées sur votre tête par la saillie que font les étages supérieurs des maisons. Il y a même des centaines de toises pendant lesquelles la clôture est complète. Le pâtre des maisons n'est percé que par une espèce d'égout. Dans les ordures et l'obscurité circulent les chameaux, les ânes, les mules, les Bédouins, les Turcs et les Français. Les propriétaires des maisons voisines de la mer n'ont seulement pas eu l'esprit d'y ménager des quais et la magnifique baie d'Alger ne s'aperçoit que de dessus les terrasses. Ces terrasses sont les véritables balcons du pays, je dirai plus, le véritable domicile des habitans. Tous les soirs nous montons sur la notre pour voir nos vaisseaux éparpillés comme des fourmis sur l'azur de la baie ; les collines qui entourent la ville, au sud et à l'ouest, couvertes de soldats en pantalon rouge et d'aloès aux feuilles énormes. Nous guettons le muëddin qui, du haut de son minaret, chante sa profession de foi musulmane et invite les fidèles à la prière, enfin les femmes qui se voilent ou fuient pudiquement aussitôt qu'elles voient l'œil d'un européen fixé sur elles. Un homme du pays ne se permettrait pas pareille indiscretion. On dit que ces femmes sont belles : elles le sont pour nous qui ne pouvons les voir. Les juives qui se montrent à visage découvert sont fort dégoûtantes. On nous assure pourtant que les juives riches, qui imitent la retenue musulmane, sont élégantes de toilette et riches de beauté. Nous voulons bien le croire : puisque le mystère embellit tout, le dit enchantement arrivera peut être par l'inconnu comme par le connu. Je remarque que le nombre des nègres et négresses est prodigieux dans le pays. Ils forment près d'un tiers de la population. Malgré leur couleur, les femmes du centre de l'Afrique sont fort goûtées par tous les hommes qui ont l'occasion de les connaître :

elles sont mères tendres, épouses dévouées et maîtresses lascives. Je renverse la progression, c'est une figure de la rhétorique arabe. On dit dans cette langue, il mourut, il agonisa, il fut malade.

Puisque je parle philologie, que je te dise un mot de ma qualité d'interprète. Je n'ai pas été des plus occupés dans le courant de la campagne : le patois maugrebin est assez loin de l'arabe (à peu près comme nos patois du midi sont loin du français) pour que quelque temps d'exercice me fût indispensable pour comprendre et être compris couramment. Mais pour les gens qui lisent, c'est l'arabe d'Égypte qu'on emploie ; aussi ai-je été assez souvent occupé et comme rédacteur et comme lithographe. Je crois t'avoir parlé, dans le temps, de plusieurs proclamations que j'autographiai à Paris, j'en ai eu à faire depuis, à Toulon et à Sidy-ferrouch. Maintenant je suis attaché au conseil provisoire de régence comme secrétaire interprète (1) ; ce conseil est un vrai [ministère ?] composé de 5 membres : l'intendant général de l'armée président, le général gouverneur d'Alger, le payeur général de l'armée, le consul de France et le lieutenant général de police membres.

Si je voulais rester ici ce serait pour moi une position superbe, je pourrais cumuler avec cette place quelque sinécure et il y aurait bien du mal si mes appointemens n'allaiënt pas à 12 mille francs. Aujourd'hui je vais avec le secrétaire particulier du dey assurer les comptes des recettes et dépenses de la régence, mais ni cette société de gens éminens ni cette perspective de fortune ne me séduisent. Le plus grand bénéfice que je trouve dans ma caravane, c'est de m'avoir fait jeter un coup d'œil de regret sur mon passé, de m'avoir appris à mieux apprécier ce que je laissais en France. Tu

(1) « Le général en chef institua, le 6 juillet, une commission de gouvernement... Cette commission, composée du général Tholozé, du payeur général Firino, du consul Alexandre Deval, notre ancien agent à Bône, était présidée par l'intendant général ; un fonctionnaire des Affaires étrangères, M. de Bussière en fut le secrétaire et les interprètes Gérardin et de Salles lui furent adjoints » (Esquer, *op. cit.*, p. 428). Ce fut pour cette commission que De Salles rédigea, avec son collègue Vincent, un rapport « sur les revenus de la ville et de la régence d'Alger » dont un extrait a été reproduit par Denniée : *Précis historique et administratif de la campagne d'Afrique*, in-8°, 1831, p. 215, 219. C'était Denniée qui présidait la Commission.

sais quelles devront être les conséquences de cette manière de voir, je chercherai une bonne occasion pour retourner le plutôt (sic) et le moins désavantageusement possible.

(Non signé) (1).

*
**

De Salles eut vite le « cafard ». Ce linguiste, ce savant qui offrait ses services à l'Académie des sciences était réduit à une besogne administrative. Son orgueil d'écrivain était mis aussi à rude épreuve. Une censure méfiante arrêtait, à Toulon, les lettres d'Alger. A quoi bon dépenser tant de talent en des bulletins de bataille ou de minutieuses descriptions si « une main ténébreuse » en détruisait la moitié (2).

Il s'ennuyait. Son travail du Conseil de régence le retenait deux heures par jour à la Casbah. Après avoir rôdé à la recherche de boîtes de dattes et de flacons d'essence de roses et s'être heurté à des boutiques closes, il s'était vite lassé de l'exercice exagérément acrobatique que représentaient les promenades dans Alger (3).

Pour ce romantique en liberté, la vie quotidienne était trop banale. Les Arabes de la ville se montraient « d'une douceur et d'une tranquillité parfaites », mais, soit que leur compagnie présentât peu de charmes, soit que ses connaissances linguistiques ne lui permissent pas des entretiens suivis, il ne tenait pas à les fréquenter. Les Turcs, grands seigneurs, que l'on rencontrait « puant les parfums » ne l'attiraient pas davantage. Il lui aurait fallu quelque aventure orientale : il ne réussit même pas à entrevoir une paire d'yeux noirs (4).

(1) Tampon : Armée expéditionnaire d'Afrique.

Tampon rond : 28 juil(let) 1830.

(2) A Mme Wolff. Alger, 26 juillet 1830.

(3) A Mlles Sarah et Caroline Evan, filles de Mme Wolff. Alger, s. d. [juillet 1830].

(4) A Mlles S. et C. Evan. Alger, s. d. [juillet 1830].

Et puis, on manquait trop de confort. A la saleté des maisons s'ajoutait l'assaut nocturne des puces.

Nous sommes à peu près aussi mal sous tous les rapports : notre cuisine est digne d'une caserne, notre linge, quand nous pouvons réussir à le faire blanchir n'est pas repassé, ce luxe est réservé à un petit nombre d'élus qui cachent leur fer aussi soigneusement que leur or (1).

Les promenades aux environs d'Alger ne présentaient pour lui, aucun charme bien qu'il les jugeât sans danger (2). On pouvait du moins espérer y trouver des fruits du pays pour varier des menus monotones. De Salles y comptait d'autant plus que les descriptions de la Régence vantaient, à l'envi, leur beauté et leur saveur. Là encore, il éprouva une déception.

Nous avons pu juger des grossières exagérations des voyageurs qui les ont représentés comme délicieux. Ce sont tous des sauvageons détestables. Le raisin [lui-même] est mauvais. Les melons et pastèques sont sans sav[eur]. Les pommes, figues et prunés sont de la plus mauvaise qualité — le seul fruit un peu supportable est la figue d'Inde, encore donne-t-elle la foire quand on en mange un peu abondamment (3).

L'incertitude du lendemain, l'attente d'ordres de Paris qui pouvaient rappeler le corps expéditionnaire d'un moment à l'autre aggravaient encore l'amertume de cet homme inquiet.

Les jouissances poétiques que je me promettais d'un pays nouveau et lointain, les vues d'ambition que j'espérais poursuivre et réaliser, je suis désenchanté de tout cela et prêt à l'abandonner (4).

Il en vint bientôt à prendre Alger en horreur, « Je m'ennuie tant, écrivait-il, que tout ce qui y a rapport me

(1) A Mlles S. et C. Evan. Alger, s. d. [juillet 1830].

(2) A Mme S. Wolff. Alger, 12 juillet 1830.

(3) A Mme S. Wolff. Alger, 9 août 1830.

(4) A Mme S. Wolff. Alger, 12 août 1830.

dépité et m'impatiente ». Il rêvait, par contraste, d'une carrière médicale qui serait paisible et féconde. Paris qu'il avait quitté avec joie lui apparaissait, de loin, un Eldorado. Il se lança éperduement dans des projets d'avenir. Il songea à se présenter au concours d'agrégation, et, un jour où la solitude lui paraissait particulièrement lourde, il s'offrit à Mme Wolff, comme un mari présentant toutes garanties désirables (1).

Il regretta encore plus sa présence en Afrique quand il apprit les graves événements qui avaient agité la capitale. Il y avait de quoi se pendre d'avoir manqué un tel spectacle.

Ce fut seulement le 11 août que l'on connut à Alger la révolution de juillet. De Salles ne s'était jamais occupé activement de politique mais il avait souffert, à Paris, comme tous les jeunes écrivains, des entraves de la censure aussi avait-il parfois critiqué le gouvernement, en des termes qui choquaient le loyalisme de Lacombe. Lui, qui devait devenir un conservateur hautain, accueillit avec joie la chute des Bourbons. Il se lamentait sincèrement de n'avoir pu se jeter dans la bagarre.

Avec mon caractère turbulent et mes opinions, j'aurais été un des premiers à me faire massacrer par les soldats du pouvoir absolu. Néanmoins je regrette beaucoup de ne pas m'y être trouvé ; ma curiosité pâtit de n'avoir appris qu'au loin ces grands événements... Mon cœur se serre quand je pense aux suites que peuvent avoir ces mouvements. Si l'Europe se met en guerre contre nous, l'Angleterre prendra sans doute l'initiative et alors vous vous croirez obligée de nous fuir (2).

Il redoutait d'autant plus le départ de Mme Wolff, qu'elle avait répondu à ses offres de mariage par une lettre désenchantée, où elle paraissait faire peu de fonds sur les déclarations de son ami.

(1) A Mme S. Wolff. Alger, 12 août 1830.

(2) A Mme Sarah Wolff. Alger, 15 août 1830.

Enfin, il put obtenir un congé de convalescence, monter sur la *Lamproie* et débarquer le 2^e septembre, « après une calme traversée de huit jours » (1), à Toulon, d'où on transporta les passagers au Lazaret de Marseille, pour faire quarantaine.

Comme nous sommes ceux de tous les habitans du Lazaret qui avons la plus longue période de temps à rester, on nous a séquestrés dans une mauvaise baraque où d'ordinaire on isole les lions et autres animaux ; un garde de la santé nous suit partout en criant : gare la peste, à tous les passans qui s'approchent de nous. Les habitués du lieu nous disent, en nous parlant à quatre pas, que toutes les précautions tomberont au bout de quelques jours et que nous serons alors libres d'aller où bon nous semblera, dans l'enceinte des murs qui est du reste fort spacieuse. Nous avons une très belle vue de la mer et du château d'If où notre imagination peut, s'il lui plaît, nous faire croire que nous sommes prisonniers d'Etat (2).

Cette longue quarantaine lui pesait. Les journaux lui apprenaient que d'anciens amis tenaient les avenues du pouvoir et il brûlait de leur demander des faveurs. Il était plein de foi dans le nouveau régime (3). Il rapportait d'Alger, sinon la fortune du moins des titres à faire valoir auprès du ministre de l'Instruction publique, si celui de la guerre lui battait froid :

Que n'ai-je pillé à Alger autant que tels ou tels intendans généraux et officiers d'état-major. Un moment, j'ai cru qu'une petite fortune était sûre pour moi, mais le hasard, la conscience... suffit ! D'autres ont emporté les sequins, moi je ne rapporte que quelques mauvaises reliques et quelques manuscrits indéchirables (4). Le tout sera pourtant étalé dans mon cabinet, en grande pompe, avec le yataghan obligé. Le seul argent que je rapporte est le fruit de mes économies, dans

(1) A Mme S. Wolff. En rade de Toulon. 2 septembre [1830].

(2) A Mme S. Wolff. Lazaret de Marseille. 6 septembre [1830].

(3) A Aug. Lacombe. Lazaret de Marseille. 12 septembre 1830.

(4) Il existe, à Montpellier, des ouvrages arabes légués par de Salles. Peut-être s'agit-il des manuscrits ramenés d'Alger.

un pays où la folle dépense ou même la dépense ordinaire était impossible. Cela peut se monter à une douzaine de cent francs (1).

*
* *

Il ne reçut pas, à Paris, l'accueil qu'il espérait. Les bruits trop vraisemblables qui couraient alors sur le pillage du trésor du dey faisaient planer sur l'ensemble de l'armée d'Afrique une injuste suspicion. Non seulement on refusa de lui payer un reliquat de solde mais on le traita « comme un dimillionnaire carliste » (2). A plus forte raison ne put-il obtenir aucune des faveurs qu'il escomptait. Paris l'écoeura vite, avec sa perspective de journalisme obscur et de « malades bien exigeans et bien avarés ». Il regretta Alger !

Cependant il ne profita pas de son congé pour se reposer. Il avança la rédaction de son roman *Sakountala* (3) qu'il avait dû interrompre et se mêla à l'agitation de Paris dont le reflet passe parfois dans ses lettres. Au lendemain de la démission de La Fayette, il fut désappointé de ne pas assister à une « journée ». Il s'employa auprès de l'Institut pour faire envoyer en Russie une commission médicale dont il espérait faire partie.

Il avait recueilli à Alger de nombreuses notes. Il les utilisa comme fonds d'une intrigue sentimentale. Ainsi naquit le roman *Ali le Renard* :

Je me suis mis à écrire la campagne d'Alger. Je l'arrange en *walter scotade* pour faire un livre qui ne ressemble pas à tous ceux qui pleuvront sur ce sujet. J'ai déjà écrit trois ou quatre chapitres et si tu me connais cela doit t'assurer que le livre est fait. Me voilà engagé d'honneur et de goût. Quelques succès de salon obtenus par la lecture de *Sakountala* qui s'imprimera en automne m'ont donné confiance en moi même et je vais hardiment semant les situations, brochant les caractères, jetant des scènes comiques, pathétiques, canailles

(1) A Aug. Lacombe. Lazaret de Marseille. 12 septembre 1830.

(2) A Aug. Lacombe. Paris, 30 octobre 1830.

(3) Il refit le dénouement en utilisant ses impressions de voyage en mer. Lettre du 14 mai [1831] à Aug. Lacombe.

ei relevées ; tout cela au courant de la plume, sans plan arrêté, sans inquiétude de la fin. Le grand événement de la prise d'Alger entrainera, nouera et dénouera tout cela comme il pourra. Si jamais ce livre, qui aura deux forts volumes in-8°, ne me rapporte pas d'autres profits il m'aura donné au moins celui de me rendre mon chez moi supportable et de me faire prendre en patience le régime d'espérance auquel mes ex-amis les conseillers d'Etat et ministres actuels me tiennent impi-toyablement. Ma chambre renfermerait une maîtresse jeune, belle et nouvellement conquise, que je ne rentrerais pas chez moi plus souvent et avec plus de plaisir (1).

Il se réjouissait en annonçant à Lacombe que tout Carcassonne figurerait dans son roman et, pour lui en donner un avant-goût, lui envoyait une savoureuse description de la vie à Palma, durant le séjour des Français, qui passa presque textuellement dans *Ali le Renard* :

Ma foi je n'ai plus rien à te dire, je vais remplir le reste de mon papier avec une citation de l'enfant dont j'accouche. Nous sommes à Palma un dimanche ; tous les lieux publics sont encombrés de Français...

...mais j'ai honte de le dire, il était d'autres lieux dans Palma, aussi encombrés que les tavernes, peut être aussi admirés que les églises et auxquels un temps beau et fixe aurait certainement fait moins de tort. C'étaient... mais pourquoi les nommer ? Quel habitant d'une ville de garnison ne sait près de quels mystérieux asyles on entend, le soir, sonner indiscretement les éperons et les sabres des cavaliers, on voit reluire la poignée des épées et les larges boutons des fantasins ? Quel habitant d'un port de mer n'a remarqué la singulière étoile polaire vers laquelle incline la boussole des marins débarquant après un long voyage ? Quel lecteur de Clarisse n'a lu en toutes lettres le nom du lieu où le bonhomme Richardson se plait à nouer le plus fortement l'intrigue de son roman. Quel homme un peu au fait des mœurs espagnoles ne sait dans quels *couvens* les dominicains que nous avons rangés dans la seconde cathégorie vont parfois exercer leurs vertus claustrales ? Alors on excusera les français ; ils étaient militaires, ils avaient navigué et s'ils n'avaient pas les vastes besoins des moines il avaient la jeunesse et la rouerie demi romanesque de Lovelace.

(1) A Aug. Lacombe, Paris, 14 mai [1831].

De ces *couvens* donc, Palma en possède dans une honnête proportion et comme grande ville et comme ville capitale et comme ville d'Espagne et de l'Espagne du midi, mais cette proportion était insuffisante pour la marée extraordinaire de population dont la Méditerranée venait d'inonder la ville.

Les premiers jours, les nouveaux débarqués s'étaient trouvés en rivalité avec un bataillon du régiment de Cordoue qui tenait garnison dans l'île. Les officiers avaient courtoisement cédé la place à leurs hôtes ultramontains [*déchiré*] moins commodes avaient cédé à la force et à l'épaulette car dans ce moment de famine, les officiers [*déchiré*] t en bien plus grand nombre que leurs soldats, une multitude d'entr'eux ne dédaignaient pas [de man]ger à la gamelle du soldat espagnol. Maîtres du terrain, les Français avaient organisé le service avec la joyeuse discipline qui les accompagne partout. Des sentinelles étaient gravement placées à la porte pour maintenir l'ordre. Le dernier arrivé devait prendre la queue comme au vestibule d'un théâtre. Cette queue était si longue que, touchant d'un bout à un coupe gorge ou à une ruelle obscure du haut de la ville, son extrémité opposée descendait jusque dans une belle rue au plein jour d'une place publique. On eût dit tant vivaces étaient les agitations de cette extrémité, quelles émotions de la tête se propageaient jusque là comme par étincelle électrique.

Les Espagnols, originaires des Molluques ou de l'Amérique, pouvaient croire qu'ils appercevaient encore un de ces monstrueux reptiles dont la queue s'agite convulsivement sur le sol tandis qu'au haut de l'arbre sur lequel le corps est enroulé la tête s'enivre de fruits vénéneux

— Un autre jour mon cher je te dirai si je n'ai rien à te dire la scène qui se passe dans un de ces *couvens* (1).

Trois mois durant, il poursuivit sa tâche sans trouver le temps d'écrire à son ami.

Je continuais ce roman dont je t'ai envoyé un fragment. Je le continuais, avec tant d'ardeur que le mois d'août ne se finira pas sans que le roman soit achevé. Quatre mois, jour pour jour, pour deux gros volumes in-8°. Il est vrai qu'il fallait à peine le temps d'écrire : le roman était fait dans ma tête, tous les accidens de la campagne se systématisaient à

(1) A Aug. Lacombe, Paris, 14 mai [1831].

mesure que j'en étais témoin. J'en ai oublié peu et j'espère les avoir rattachés à un fil qui ne sera pas sans intérêt (1).

Il copiait d'enthousiasme, à son ami, les passages où il décrivait les souffrances du corps d'occupation mal nourri, ruiné par la dysenterie et la nostalgie du pays natal, qu'accentuait la monotonie de l'existence.

Les cafés se fermaient à trois heures et l'on n'y débitait que du café... les cantines européennes étaient ignobles et mal pourvues ; nulle société, nulle relation possible avec les femmes, toujours voilées dans les rues et sur leurs terrasses, se voilant ou s'enfuyant sauvagement au moindre signe, au moindre mot qu'on leur adressât. Pour tout spectacle quelques scènes de danse de l'académique Ginette qui, de Palma, avait poursuivi les Français.

De Salles reprenait donc, dans son roman, les rancœurs qu'il avait exhalées dans ses lettres. Il les attribuait même à tous les officiers de l'armée d'Afrique, qu'il représentait pleurant d'ennui ou de peur des épidémies (2).

Lacombe n'approuva pas sans réserves les extraits d'*Ali le Renard*. Le romantisme n'avait pas encore converti Carcassonne. De Salles lui rappela vertement qu'il n'était qu'un « philistin », en lui adressant un véritable manifeste contre la « gothique division des genres et des styles ». Il se loua d'employer des mots propres pour décrire les maladies dont souffraient les soldats d'Afrique, en invoquant l'exemple de *Notre Dame de Paris* « l'œuvre de l'homme qui a poussé le plus loin l'art de sublimer le trivial ».

Il annonçait triomphalement à son ami que des chapitres de son œuvre allaient être « imprimés dans plusieurs journaux qui ont mission de dévirginiser les productions inédites » : le *Cabinet de lecture*, le *Voleur*, la *Revue des deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Mode* et que le livre sortirait des presses avant la fin de l'année.

(1) A Aug. Lacombe, Paris, 23 août [1831].

(2) A Aug. Lacombe, Paris, 23 août [1831].

Ce ne fut pourtant qu'au début de 1832 que parut *Ali le Renard* (1). Le roman eut du succès et on en parla longtemps. A l'Arsenal, au dire d'Asselineau, De Salles reçut du public un accueil plus chaleureux que Victor Hugo. Plusieurs années après, le souvenir ne s'en était pas effacé à Toulon. La désignation transparente de personnages que tout le monde connaissait dût être l'élément essentiel de la curiosité des lecteurs. Du reste, le livre vaut mieux que l'exécution qu'en fit G. Planche dans la *Revue des deux Mondes* (2). Il se lit sans ennui et peu d'ouvrages fournissent autant de renseignements sur les conditions de l'expédition et le caractère des chefs.

Malgré son ingéniosité, De Salles ne pouvait prolonger indéfiniment son congé. Alger, où un de ses neveux établissait la succursale d'une maison de commerce, l'attirait encore. Il y fit un deuxième séjour, en 1832, et y connut de nouvelles désillusions.

*
**

Aussitôt débarqué, il fut attaché, en qualité de premier interprète, à Genty de Bussy, intendant civil depuis mai 1832. Ce terrible papcrassier le soumit à une rude besogne qui l'aida à supporter sa vie morne et sa situation inférieure mais ne fit qu'accroître son dégoût naturel pour Alger.

Ce pays est infâme. On nous mentait quand on nous assurait qu'il était changé. La ville est aussi sale qu'autrefois. Elle a de plus l'inconvénient d'être dix fois plus chère. On y dépense plus qu'à Paris : vous sentez que pour quelqu'un qui comptait faire des économies sur ses appointemens, ce mécompte sera décisif (3).

Bien qu'il fût confortablement installé chez son ne-

(1) E. de Salle, *Ali le Renard ou la Conquête d'Alger*, roman historique, 2 vols in-8°, Paris, 1832. Des exemplaires portent, 2^e édition. M. G. Esquer prépare une étude sur *Ali le Renard*.

(2) *Revue des Deux Mondes*, mars 1832.

(3) A Mme Wolff. Alger, 26 août [1832].

veu et qu'il eût « une bonne pension bien servie et avec bonne société » il se plaignait que « les caquets, les intrigues, les désappointemens, les trahisons », rendissent la vie plus pénible à Alger que dans la plus petite ville de province française et aspirait à courir le pays (1).

C'est ce qui le poussa à solliciter, en un long rapport, une mission auprès du bey de Bougie, comme agent consulaire. Il espérait obtenir, pour la France, des avantages commerciaux considérables, se lier avec les habitants grâce à sa connaissance de la langue arabe et de la médecine et servir d'agent d'information. Il réclamait, en échange, un personnel de secours et des fonds de représentation.

Le général en chef de Rovigo jugea qu'une telle proposition était folie.

Quand j'aurai deux bataillons à Bougie, écrivit-il dans une note à de Bussy, je n'aurai plus besoin de M. de Salle et s'il y allait seul je ne repondrais pas de sa sûreté (2).

Ne pouvant se rendre à Bougie, il se rabattit sur l'espoir d'aller à Oran, avec une mission de l'intendant, puis à Bône (3). La mission ne vint pas, l'amertume s'accrut, et il jugea, sans indulgence, mais non sans clairvoyance, les Français d'Alger et leur œuvre :

J'ai vu de près quelques hommes dont on vante l'intelligence et l'activité, je les ai vus faisant des inconséquences et des charlatanismes dont je rougissais pour eux dix fois par jour. Je tire le rideau sur d'autres chapitres qui feraient rougir d'avantage, mais dans un petit pays où tout se sait, dans une colonie qui se peuple toujours d'abord de l'écume des métropoles, aucune position, aucun caractère n'est à l'abri du soupçon, que dis-je, de l'accusation de forfaiture ou de prévarication. L'échelle des positions donne, à coup sûr, le

(1) A Mme Wolff. Alger, 15 août [1832].

(2) Rapport de De Salles du 17 septembre 1832. Lettre de l'Intendant au Général, du 4 octobre 1832. Note marginale, s. d. (Fonds De Salles, carton n° 2).

(3) A Mme Wolff. Alger, 5 octobre 1832.

tarif des consciences et des pots de vin. Je ne serais pas surpris qu'un jour mon nom fût flétri comme tant d'autres.

Tout le monde en est ici au point de ne croire à la vertu de personne pas même des niais. Je mérite bien d'être classé parmi ces derniers, car, depuis mon arrivée, je me suis laissé mettre au régime de faire trois métiers pour la plus grande gloire de mes supérieurs. Dans le même jour, je suis interprète arabe, italien, ou anglais, car on trouve ici à traiter des affaires en ces trois langues, puis commis chargé de la correspondance avec les ministres et puis enfin journaliste chargé de faire mousser les hautes vues de nos pauvres hommes d'Etat, les progrès de leur colonie qui n'existent que sur le papier, les fêtes mesquines qu'ils donnent à tour de rôle. Mon chef, qui avant mon arrivée écrivait au ministre que je serais une vraie superfétation et qu'il était notoire que je ne savais pas un mot des langues étrangères, n'a pas tardé à s'apercevoir, après mon arrivée que je travaillais et plus vite et mieux qu'aucun des employés de ses bureaux. Il m'a fait dépouiller, petit à petit, plusieurs camarades qui passaient pour des aigles. La conséquence logique de tout cela était de m'attacher à lui par un traitement honnête mais moins élevé que celui qu'on m'avait fait reluire à Paris avant mon départ. En y consentant mon but n'était pas d'accepter mais de faire arriver par la bouche la moins suspecte le contrepoison de la lettre méprisante où l'on m'avait jugé sans me connaître. Il est bien possible que les éloges aussi outrés que les mépris ne changent pas tout à fait l'opinion du ministre, ce dont je me bats l'œil, mais une contradiction officielle, à un mois d'intervalle donnera je l'espère la mesure du jugement et de la circonspection du personnage qui s'en rend coupable. Au dixième mois de séjour ici, si j'avais la patience de l'atteindre, le traitement qui m'est offert (6.000 francs par an), et qui est le plus élevé pour les fonctionnaires non militaires, me paraîtrait peut être suffisant, car une fois les premiers frais d'installation passés on peut vivre avec mille écus, mais il y a ici, pour les habitués comme pour les novices et surtout pour quiconque est en évidence par sa position ou par ses talents, des milliers de tribulations auxquelles un homme d'une indépendance sauvage ne s'accoutumera jamais.

Alger est une petite ville sans passetemps et sans plaisirs ; le commérage et les caquets y ont donc une puissance terrible ; c'est plus que la province, c'est une colonie. Mais je suis doué d'une susceptibilité avec laquelle tous les propos sont pour moi des tourmens, et ici le contact est si rapproché

et les gens si mal appris qu'il faut, bon gré mal gré, que chacun entende son paquet (1).

De Salles se plaignait de son métier de journaliste. Il ne devait pas l'exercer longtemps. D'après Rovigo, il avait réussi, à force de harceler Genty de Bussy, à se faire confier la rédaction du *Moniteur Algérien*, créé le 8 février 1832, par l'intendant civil Pichon ; afin de pouvoir « cumuler les appointements d'interprète et de rédacteur ». A l'occasion de la marche du général Faudoas sur Boufarick, le 1^{er} octobre, qui faillit tourner en déroute, De Salles publia un compte rendu « qui a excité les plaintes de tous les officiers qui ont combattu ». Le général en chef exigea qu'il abandonnât le journal et qu'il rendît la place au rédacteur qu'il avait évincé. On comprend son pessimisme de journaliste cassé aux gages (2).

Il voulut à nouveau quitter Alger, mais son départ fut reculé de deux mois par l'affluence des voyageurs. Il connut ainsi l'automne à Alger, la boue et l'eau où l'on enfonçait jusqu'à mi-bottes mais aussi les réceptions mondaines qui se multipliaient alors :

Presque tous les soirs je vais en soirée. Il y a deux ou trois bals par semaine, puis des petites réunions chez quelques fonctionnaires ou négocians mariés. On y voit de belles et riches toilettes et quelques jolies femmes. Les gens du pays avec lesquels je suis acquintés m'admettent parfois dans leur intérieur mais à leur petites débauches où il se fait de la musique et où les *almées* dansent d'une façon qui me rappelle tout à fait les Bayadères de l'Inde. La musique est aussi de même nature, c'es [*déchiré*] de terre, couverte à un bout par une peau qu'on frappe avec la main plus une guitare grossière et un violon dont le musicien joue comme d'une basse (3).

Il partit d'Alger le 13 décembre. Rovigo qui ne l'aimait pas l'accusait d'avoir fui un examen de langue arabe,

(1) A Aug. Lacombe. Alger, 16 octobre 1832.

(2) Rovigo au Ministre de la Guerre. Alger, 4 novembre 1832, in Esquer, *Correspondance du duc de Rovigo*, t. I, Alger, in-8°, 1920, p. 329, 330.

(3) A Mme Wolff. Alger, 8 décembre 1832.

qu'il ne se sentait pas capable d'affronter, car il passait « ici pour le plus médiocre de tous les interprètes » (1). La chose n'est pas certaine. De Salles était trop orgueilleux et sûr de sa science pour redouter un examen. Il songeait, du reste, à retourner en France dès le mois de septembre alors que le général en chef ne se décida qu'en décembre à vérifier la science de ses interprètes. L'explication qu'il donne à son ami paraît plus vraisemblable.

Je crois t'avoir expliqué suffisamment les motifs qui m'ont décidé à me faire donner une mission pour Paris. Je veux y faire raccommo-der ma position, la faire élever au niveau qu'on m'avait solennellement promis et au-dessous duquel la dignité ne me permet pas de descendre, mais je veux aussi essayer, les services nouveaux étant ajoutés aux anciens, essayer de faire convertir la position lointaine en une moins lucrative, sans doute, pour le moment, mais plus près du soleil des faveurs et plus susceptible de s'améliorer avec le temps. Il serait possible qu'une troisième terminaison eût lieu, le duc d'Orléans réalisant enfin au printemps prochain sa campagne favorite à Constantine et me tenant une promesse faite de m'attacher à sa personne avec n'importe quel titre. Ce voisinage, à moins de guignon particulier, amènerait pour mon avenir des combinaisons nouvelles qui me flatteraient d'avantage et que déjà je caresse avec plus d'affection précisément parce qu'elles sont plus incertaines (2).

Donc, à peine débarqué sur le sol de France il occupait des longues heures du lazaret, non seulement à mettre la dernière main à *Sakontala* (3), mais aussi à rêver déjà d'un retour en Algérie. Ainsi fut-il souvent balloté entre ses ambitions littéraires à Paris et le désir de se créer une carrière en Afrique. Il eut parfois le désir de se fixer à Alger. Il ne le réalisa jamais.

(A suivre)

CH. ANDRÉ JULIEN.

(1) Rovigo au Ministre de la Guerre. Alger, 13 janvier 1833, in Esquer, *op. cit.*, p. 401.

(2) A. Aug. Lacombe. Au Lazaret de Marseille. 31 décembre 1832.

(3) Le livre parut peu de mois après : *Sakontala à Paris. Roman de mœurs contemporaines*, in-8°, Paris, 1838. Asselineau et M. Martineau en font un vif éloge.